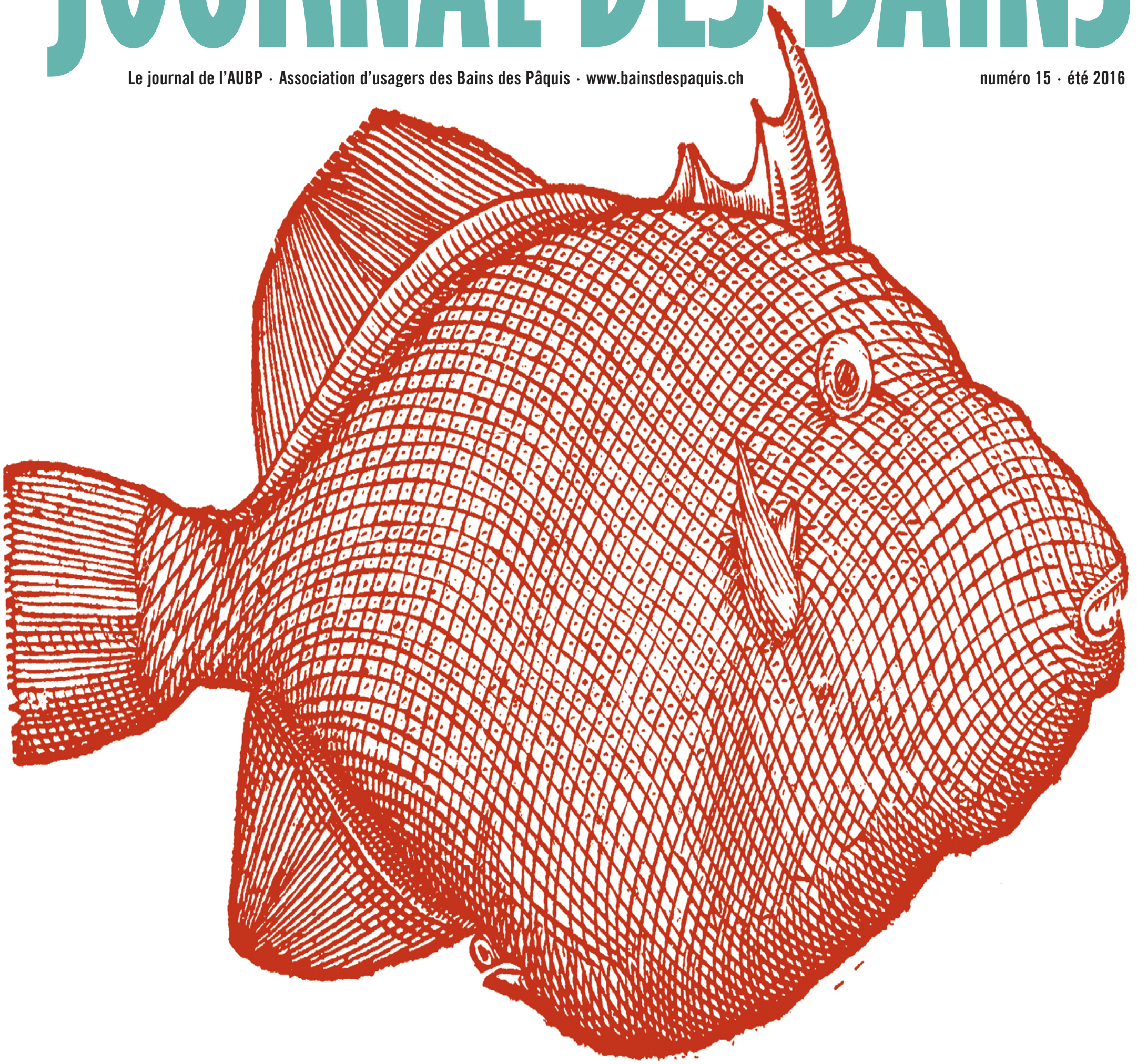


« Je m'étais promis, un matin de grand air, de te coucher dans le jabot d'un pélican et t'emmener loin des îles de nos jeux. » /page 3

JOURNAL DES BAINS

Le journal de l'AUBP · Association d'usagers des Bains des Pâquis · www.bainsdespaquis.ch

numéro 15 · été 2016



Carte blanche
à Nicolas Righetti
/pages 10-11



Dans le sillage
de Magellan
/pages 21-23



Que dit l'oiseau
au milieu de nos jours
/pages 24-25



L'amour est aveugle
/pages 27-29

Rencontres

ÉDITO

Éloge de l'amateurisme

Il y a dans le mot amateurisme l'idée profonde de l'Amour. Comme si cet acte participait de l'errance, de la frivolité, de l'instabilité organisée vers des élans du cœur prompt à s'enflammer à la moindre étincelle.

Bien sûr, cela dépendra de ce que chacun voudra bien mettre derrière le verbe aimer. Une fragile citadelle de verre, une utopie peut-être, le rêve consumé à chaque seconde d'une vie qui se tend vers l'extérieur, d'un don de soi ou, au contraire, d'une vie dont on cherche à s'ébrouer comme les chiens délaissent l'averse d'un frémissement de poils.

Serait-ce qu'aimer est ce qui nous fait défaut, ce qui nous heurte et nous laisse en souffrance ?

Ainsi l'amateur souffre-t-il peut-être de n'appartenir à la fratrie des initiés, de n'être pas, a priori, intégré dans le cercle restreint du pouvoir et de devoir se contenter toujours d'une position de spectateur à peine engagé, retenant sous son paletot une ferveur au gain qui lui fait défaut. Il s'habille de timidité, inconscient des univers qu'il dévêt.

Et pourtant, il nourrit sa passion d'amour. Ose là où les caciques tirent sur le mors, invente et recrée le monde d'un trait vif de fusain que les maîtres regardent d'un paternalisme bon enfant, un peu dédaigneux.

Peut-être voulions dire «Eau mon amour!» dans ce numéro pour évoquer aussi le bénévolat qui sous-tend toutes nos démarches associatives. Du simple dilettante qu'interroge un tel fonctionnement au professionnel qui œuvrera avec son cœur plus qu'avec son savoir.

Ainsi donc l'amateurisme est-il au cœur de la société civile. Nous entendons battre son pouls jour et nuit. Sans lui, nous redouterions le silence, angoisserions un mauvais roman de science fiction où seuls les savants auraient droit de regard et de décision.

L'erreur est partout. Elle n'appartient à personne. Nous tâtonnons tous dans l'obscurité à la recherche de prétendues vérités. Il faudrait seulement parfois que ceux qui croient savoir effacent de leurs certitudes les craintes d'être dépassés et redonnent à l'amour son sens premier de partage. Tout comme l'eau qui coule sous nos pieds s'offre sans distinction ni hiérarchie, aux plus humbles comme aux plus élevés.

La rédaction

Femme-fontaine cherche pisciculteur ou paysagiste aquaphile. Plombiers et autres aquarellistes malvenus. 39, rue des Bains, entresol

Religieuse attend mangeur de fondue. Contacter buvette

Madame la rédactrice en chef,

Une rumeur persistante circule. On dit que vous nous préparez une édition au titre prometteur : «Eau mon amour». Oh mon amour ? Le suspens va grandissant, on s'accroche déjà au bastingage des passions nées, oh hisse et eau !

Avec un tel titre allons-nous assister à l'apparition de nouvelles rubriques ? Récits et témoignages des plus belles rencontres, «...oui ici aux Bains (certains diront sur les Bains, mais on verra plus loin que sous les Bains aussi...) ici donc, j'ai rencontré l'amour et à jamais notre histoire sera associée aux Bains.»

Verrons-nous une page de petites annonces : «Baigneuse, la quarantaine généreuse, adepte du sauna mixte, rencontrerait baigneur respectueux de la Charte des Bains. S'annoncer à la Rotonde.» Un point de rencontre pour solitaire sous les platanes ? C'est un fait, il y aura un avant et un après. Comme votre Calendrier de l'Avant, le journal pourrait proposer

de créer le Calendrier de l'Après : que se passe-t-il, passé le coup de foudre sur les Bains ?

Madame, vos lecteurs attendent des réponses à vos promesses. Comment allez-vous par exemple résoudre cette équation de l'amour dans un lieu où femmes et hommes sont séparés ? Faudra-t-il que, lors d'un bain glacé, les couples immergés se prennent par la main ? Se retrancheront-ils dans leur zone affectée d'où ils échangeront par portable interposé ? Se rejoindront-ils secrètement par les bassins intérieurs ? On dira alors qu'ici, sous les Bains, ce n'est pas l'amour tarifé, mais l'amour palmé qui attire les couples en transit. Et quand la dragueuse aura passé et balayé les fonds, laissant l'eau transparente, il sera impossible de s'ébattre sauf entre les piliers soutenant les cabines. Les histoires d'amour finissent mal en général mais je souhaite que votre édition nous laisse toutes nos illusions, comme dans la chanson de Barbara. Ah, le chant des sirènes...

Bertrand Thé
Barman au Café du Phare

Galet local rêve d'eau calme pour ricocher.

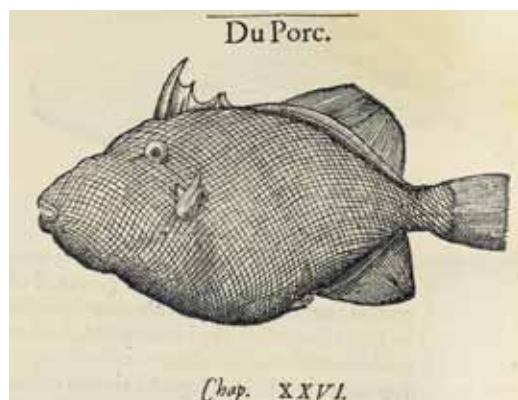
Plus, si entente !

Femme volage cherche gardien expérimenté. Non professionnel s'abstenir. S'adresser à la Rotonde

Navigatrice égarée cherche gardien de phare

Photographe amateur. Objectif : trouver un modèle pour le révéler en chambre noire. Contacter F.P., av. de Sicile 89, 1200 Pixels

Eau plate en quête de bulles pour pétiller



Ce poisson à l'œil espiègle, en page une, certes un peu modifié graphiquement, nous vient tout droit du XVI^e siècle. Il s'agit du « porc de mer » dessiné par Guillaume Rondelet et tiré de sa monumentale *Histoire entière des poissons* (édition française de 1555).

Spécialiste en épilations en tout genre à la retraite cherche homme-singe pour faire table rase de son passé. Contact : Pile-Poil

Je ne cherche rien ni personne.

(Mon atout majeur est l'humour ! Mais personne ne le comprend)



Le baiser sur le pont

J'ai trébuché sur une virgule. Les mots sont d'une telle nudité. Ils se glissent sous une futaie de soie à l'orbe du fleuve et me laissent indécis, entre deux ombres, entre mulets et barbeaux.



DESSIN SYLVIE WIBAUT

PHILIPPE CONSTANTIN

Un héron guette son reflet qui ondule comme un papier de bonbon sous la brise marine. La lune remonte la sente de l'eau jusqu'au pont où enfants nous jetions des cailloux dorés. Cette passerelle de nos premiers baisers qui s'étaient en cercles concentriques vers les infinis. À peine éclos, la nuit inventait des éventails d'oiseaux qui venaient peupler le delta et que nous réveillions à l'aube avec des cris de Sioux. Il y avait là des papes à la queue bistre, des cardinaux à la gorge garance d'empereur romain, d'épiscopaux strapontins de velours carmin roucoulant.

Je m'étais promis, un matin de grand air, de te coucher dans le jabot d'un pélican et t'emmener loin des îles de nos jeux. Nous en avions fait des lettres pour recomposer sans mesure de nouveaux mots et de nouvelles phrases. Nous les tirions du paysage, des éléments, de toutes les bêtes qui venaient s'asseoir à nos pieds dans la lagune le soir venu. Ils n'avaient pas le sens que leur prétendaient les adultes.

Nous jouions à saute-mouton sur les ponctuations. À la marelle parfois. Les galets lisses de l'enfance n'étaient pas que des points d'exclamation ou d'interrogation. Ils symbolisaient

toute la partition des oiseaux et des rythmes que nous inventions pour faire chanter nos phrases qui s'envolaient à tire d'aile vers les continents du large.

Je t'avais offert une théorie de A, balbutiés à demi voix pour ne pas couvrir ta litanie de lettres inconnues et auxquelles je n'avais d'autre réponse. Nous apprenions, mélangeant ces vocables inventés, une langue que seules quelques grosses carpes grises et indolentes semblaient comprendre.

Derrière la cascade de tes cheveux roux, je devinais poindre parfois l'aube de tes seins. J'essayais alors de créer un nouveau langage, riche de oh et de ô, d'inquiétude, de fascination effrayée et de désirs apeurés. Ils parlaient un idiome que je ne comprenais pas. Je me réfugiais alors vers le cimetière des étoiles filantes qui constellaient ton visage. J'y regagnais un peu d'assurance, plus apte à me perdre dans cette géographie désordonnée, pointillant la course des baleines peut-être et qui me permettait d'éviter tes yeux verts, posés comme deux nénuphars sur ma stupidité.

Tu levais ton petit doigt pour remettre de l'ordre dans les miettes du monde. Tu en faisais de minuscules andains qui rejetaient l'univers aux confins de la mémoire et de la mer.

Combien de millénaires l'avons-nous contemplée ? Silencieux, muets, vides devant

tant de grandeur, de rêves, d'espoirs ? Là aussi, sur ses crêtes, nous y faisons glisser notre alphabet secret et nos mots connus de nous seuls. Les vagues se chargeaient de composer les phrases que nous taisions. Les albatros et les pétrels, les macareux parfois, s'emparaient de l'un d'eux, sans jamais réussir cependant à changer le sens que nous donnions à ce récit fondateur.

Je me souviens de ces rochers acérés. Ils avaient des dents de squales alpins. Les embruns forcissaient d'un noroît soutenu par de violentes rafales. Nos phrases étaient en pagaille, elles rebondissaient, disloquées, inutiles, contre le catafalque des roches découpées en feuilles tranchantes. Haut dans le ciel, un goéland semblait rire d'un bec jaune, ivre de tempête, faisant front contre front à la folie du ciel, immobile dans la tourmente.

Nous aimions ces instants de colère qui nous jetaient au nord et au sud de nos tempéraments. Nous levions un drapeau de courage sur cet univers de fientes et de cris. Nous avions fait des amas de guano un village où nous reposer, avec ses rues, ses personnages pétris de bonnes intentions et de métiers inutiles, mais qui pourtant ressemblaient étrangement à nos parents.

Nous les avons imaginé longtemps saltimbanques par facilité, alors qu'ils professaient,

pour l'un, l'éducation et la laïcité, pour l'autre, le catéchisme et la vie des saints. Il y avait un rien de Guareschi dans cette île perdue, entre Peppone et Don Camillo. Entre eux deux, nous étions le couple illégitime, contre nature, innocent tout simplement, trop jeune seulement pour prendre la température du monde et ses conflits d'idées.

Les parents nous laissaient heureusement faire. Ils voyaient le pont peut-être comme un lien pour les réunir, alors qu'il n'était pour nous que le point de tous nos départs et de toutes nos fuites. Il traversait le delta, la lagune, les îles, le soleil et la lune. Des continents, des univers. Rien ne nous était plus près que d'empancher le parapet et nous retrouver là où nous le voulions. D'un côté comme de l'autre l'eau était identique, réfléchissant dans le ciel nos projets comme une lame de couteau dans le cœur.

Un papillon s'est posé sur un chêne au bord du fleuve. Le chêne a tremblé de toutes ses racines, de son tronc, a frémi comme un enfant apeuré par un miracle. La canopée liquide a reflété nos mots d'amour, nos espoirs d'enfants. Puis le papillon s'est envolé, emmenant sur ses ailes toutes les lettres de nos archipels, laissant la tempête enfin libre de nous emporter, nous et nos alphabets secrets.

Les pécheresses de l'amour au bord de l'eau

Quand la place Bel-Air, au siècle des Lumières, offrait en plein jour le spectacle des « belles de nuit » à cheval, aïe, aïe, aïe !

ARMAND BRULHART

Il est des proverbes qui ne passent plus la rampe tant ils sont désuets et d'autres qui heurtent le sens commun. « Qui aime bien châtie bien » appartiendrait à la catégorie de l'amour et même à celle de la *psychologie animale*. Face à l'indigence des explications fournies pour adoucir le proverbe et le rendre aujourd'hui acceptable, je songeais à une gravure qui représentait une statue montrant Rousseau dans le rôle souriant du pédagogue d'Émile. Le philosophe retient dans la main droite une couronne de roses supportant des chaînes qui entourent l'enfant ; des chaînes qui lui laissent toute liberté pour son apprentissage d'ébéniste, mais qui sont reliées aux deux chevilles du philosophe. Dans sa main gauche, Jean-Jacques tient son traité « révolutionnaire » qui brisait non seulement la guirlande fleurie entourant un médaillon, mais le médaillon lui-même représentant les punitions infligées à tous les âges de l'enfance, selon le précepte *qui bene amat, bene castigat*. Le châtiment corporel, dans l'interprétation des partisans genevois de Jean-Jacques, était ainsi clairement condamné et le proverbe perdait toute consistance. À peine publié en 1762, *Émile ou de l'éducation* méritait d'être brûlé à Paris comme à Genève et Rousseau pourchassé. Quoi ! Supprimer le châtiment ? Vous n'y pensez pas ! Mieux vaut écouter le philosophe John Locke, dont les *Pensées sur l'éducation* sont aussi profondes que subtiles. Pour lui, la punition ne devait jamais être infligée par le père, mais toujours par le serviteur puisque le rôle du père consistait à faire cesser la fessée, pour s'attirer toute la reconnaissance de l'enfant !

Dans la vision toute chrétienne selon laquelle « Dieu est amour », le bon roi est celui qui aime son peuple et le proverbe prenait dès lors un sens social. Le châtiment était administré pour le bien de tous les sujets, le roi ayant seul le pouvoir de grâcier le condamné, comme le deviendra la grâce présidentielle.

D'une manière générale les historiens ont admis que les supplices corporels avaient diminué entre la Réforme et la chute de l'Ancien Régime. Cette vision, conforme au progrès humain et à l'humanisme, doit être revue et corrigée, du moins après la « révolution » genevoise de 1782.

En effet, l'instigateur d'un retour à la pureté originelle du calvinisme et à la répression fut un certain Joseph des Arts, procureur général, qui affirmait sans détour que « le bourreau est la pierre angulaire de l'édifice social » ! Ajoutons que l'homme est devenu syndic à la Restauration et qu'il est célébré aujourd'hui encore à la faculté de droit de l'Alma Mater, puisque le « prix Joseph des Arts » couronne les étudiants méritants ! Par bonheur, le peintre Adam Toepffer, qui « l'aimait bien », lui a trouvé sa juste place. Le retour en force du bourreau supposait des victimes et parmi elles figurent surtout, comme on le verra, les « pécheresses de l'amour ».

Avant la Réforme, la ville aurait été un lieu de débauches, où les moines et les nonnes furent accusés autant que les putains du péché de luxure. Il est vrai qu'avant 1536, date fatidique, la tolérance semble bien avoir été sinon la règle, du moins l'objet d'un certain accommodement car l'évêque avait pouvoir de nommer la reine du sérail ou du bordel. Celle-ci devait jurer sur les Saintes-Écritures de respecter les lois. Un portrait bien connu de « la



Ci-dessus : La reine du bordel, dessin à la plume de 1413, d'après l'original de Hermann Hammann.

Ci-contre : Adam Toepffer, « Joseph des Arts assis... » et « de dos », tirés de D. Baud-Bovy, *Les caricatures d'Adam Töpffer et la Restauration genevoise*, Genève, 1917.

reine du sérail », dessiné à la plume, se trouve dans un acte du notaire Fusier daté de 1413 ; il la représente coiffée d'un chapeau plat à deux pans d'étoffe ; elle tient dans sa main droite un perroquet (probablement un perroquet rouge et vert huppé), dont le nom le plus courant était celui de « papegai », nom d'une auberge de la ville. Les filles qui voulaient échapper aux

« enregistrements » étaient jetées en prison, fouettées ou chassées de la cité, les autres étaient taxées. « Antonia Beaux-Yeux » fut emprisonnée pour avoir agi en liberté, tandis que « Jana-la-ribaude », « la Coquette », ou autres « putains », « femmes lubriques », « mérétrices », étaient simplement taxées. Le souvenir du quartier médiéval du bordel a persisté aimablement à Genève jusqu'en 1873, année où la

rue des Belles-Filles, qui avait supplanté le nom de Saint-Christophe, fut à son tour changée en *rue Étienne-Dumont* par une poignée de bigots, dont Henri-Frédéric Amiel, fervent célibataire et praticien, dit-on à voix basse, de la masturbation. Quant à la *rue Chausse-Con*, elle avait déjà pris le nom de *rue Chausse-Cog*.



Le cheval de bois ou instrument pour punir par où l'on a péché! Dessin d'après un des exemples conservés dans les musées français, mais sans vis ou clou au sommet. Les poids sont attachés aux chevilles et maintiennent la cavalière en équilibre.

Mais que vient faire l'eau dans cette histoire? L'eau était déjà sans doute le complément indispensable à l'amour. Plutôt rare et chère dans le haut de la ville, elle était abondante sur les rives du Rhône, principalement du côté du faubourg de la Corratierie, où se trouvaient les étuves. Et c'est là, précisément, que se rendaient les prostituées. Pour prévenir les scandales de corruption et protéger les familles, les autorités limitèrent le jour d'ouverture aux putains au seul samedi.

Sous le nom de *bordel*, ce « mot bas et populaire », le *Grand dictionnaire universel Larousse* rappelle que « certains étymologistes font venir le mot *bordel* de *bord* et de *eau*, soit parce que les filles publiques choisissaient pour séjour le bord de la rivière, soit parce qu'on les y confinait, soit parce qu'on les trouvait souvent chez les baigneurs et les étuvistes. » Quelle que soit la valeur douteuse de cette étymologie, il faut convenir que l'eau participait

aux soins du corps et qu'à Genève, comme ailleurs sans doute, les plaisirs des étuves attireraient non seulement les Genevois, mais les nombreux étrangers au temps des foires.

Le temps de l'intolérance intervint brusquement le 7 mars 1536, lorsque le Conseil de Genève arrêta que « les putains... renoncent à leur métier ou qu'elles quittent la ville sous peine du fouet ». Le miracle de « l'éradication du mal » n'eut apparemment pas lieu. Il fallut même recourir à des mesures extrêmes, puisque dès 1566, la peine de mort devait être prononcée contre tous les maquereaux et maquerelles, les provocateurs de paillardises et, pour les prostituées, le supplice du *cheval de bois* devant la Maison de Ville, avec rasage des sourcils. Un historien genevois du XIX^e siècle n'a pas craint de comparer les mœurs des Wahhabites d'Arabie à celle de la Genève calviniste! La torture et la noyade dans le Rhône révèlent la dureté des temps: la plaque épigraphique fixée le 10 juin 2013 entre le pont et la passerelle de l'Île évoque le nom de Bartholomé Tecia, condamné pour homosexualité et noyé après torture à la date du 10 juin 1566. La noyade forcée dans le Rhône, à Longemalle, d'une femme infidèle pourrait tout autant révolter. La tête tranchée de Raoul Monnet, coupable d'avoir divulgué des brochures avec « d'infâmes scènes de débauche », semble bien correspondre à un moment de paroxysme de l'intolérance.

Plusieurs historiens paraissent s'accorder sur un certain « adoucissement » des peines au XVII^e siècle, si l'on excepte la mise à mort de

« la sorcière » Michée Chauderon le 6 avril 1652. Dans les *Registre du Consistoire*, sorte d'observatoire des bonnes mœurs, je pique à la date du 15 février 1672 une note de ces messieurs à propos d'une maison abandonnée du Perron, ancien logis du Chapeau Vert, « où les putains et les maquereaux [sic], s'y retirent de nuit ». La légende, comme on sait, voudrait que « les maquereaux servissent d'entremetteurs aux harengs ». Nous sommes donc bien dans une histoire d'eau. Mais ces « messieurs » du Consistoire redoutaient que dans cette maison « des personnes mal famées n'y mettent le feu »! Il est recommandé de raser la mesure pour « embellir » la ville.

Personne n'a donné de la Genève du XVIII^e siècle un récit plus charmant des mœurs de cette ville que l'aventurier Casanova, d'autant plus que le thème de l'eau et de l'amour affleure avec délicatesse: l'eau de la séduction et l'eau de la purification.

Je ne résiste donc pas à vous rappeler l'un des épisodes les plus savoureux des aventures du Vénitien dans la cité de Calvin, en 1762, selon les études les plus pointues. Je laisse de côté l'épisode de la partie fine avec trois jeunes filles à l'invitation d'un mystérieux syndic de Genève. C'est plutôt dans la « jolie maison de M. Tronchin » au bord du lac – aujourd'hui le parc Mon-Repos – que l'aventure commence, après un « dîner tel que pouvait le désirer le gastronome le plus prononcé ». Il y avait là le banquier Jean-Armand Tronchin, qui posait « de sottises questions », un « pasteur sot et bigot » qui prétendait que Jésus-Christ n'aurait pas pu féconder la Samaritaine, un pasteur fier de sa nièce théologienne érudite et virtuose, prénommée Hedvige, sa cousine Hélène et sa mère. Captant le moment propice où les effets du « vin de champagne, de Chypre, ou de liqueurs des îles » éveillaient chez le bon pasteur des souvenirs nostalgiques qui s'adressaient à la mère d'Hélène, Casanova demanda « la permission de promener les demoiselles dans le jardin », et elle lui « fut accordée avec exubérance de cœur ».

Hedvige, perturbée par le silence du théologien qui n'avait pas voulu donner d'explication, voulut une réponse de Casanova :

– « Eh bien, charmante Hedvige, votre théologien a voulu vous dire que Jésus n'était pas susceptible d'érection.

– Qu'est-ce que c'est que cela ?
En continuant cet entretien philosophique... « nous arrivâmes au bord d'un superbe bassin où l'on descendait par un escalier de marbre

pour s'y baigner ». Casanova proposa aux deux jeunes filles de les déchausser pour qu'elles baignent leurs pieds.

« À la fin, leur ayant remis bas et souliers, je leur dis que j'étais ravi d'avoir vu les beautés secrètes des deux plus belles personnes de Genève. » L'orangerie toute proche fut le cadre des préludes et des premières approches.

Le deuxième acte allait participer de cette philosophie de l'expérience qui a toujours caractérisé les savants genevois de Tremblay à Bonnet, sans omettre Horace-Bénédict de Saussure, tous désireux de connaître les secrets de la nature. Le cadre a changé, il se situe dans une chambre réservée par les deux jouvencelles et où Casanova les invite à se mettre à leur aise.

« Hedvige, en rougissant, écrit-il, peut être craignant de perdre à mes yeux, avec plus de retenue, laissa tomber le dernier voile de la pudeur, en citant saint Clément d'Alexandrie ». Le texte ne dit pas si Hedvige cite les *Stomates* où les vierges sages « allument les ténèbres, chassent l'ignorance, recherchent la vérité et attendent l'apparition du Maître ». Le Vénitien utilise la litote: « Coiffé d'une calotte d'assurance dont je ne craignais point la fracture, je mis Hedvige au rang des femmes... ». Hélène connut le même sort avec un ravissement qui rappellerait volontiers l'extase de sainte Thérèse, si le cliché n'était pas éculé.

« L'autel fut purifié du sang des victimes et une salutaire ablution fut faite en commun, enchantés de nous servir réciproquement. »

« Dans les intervalles, les voyant dociles et désireuses, poursuit Casanova, je leur fis exécuter les postures les plus difficiles d'Arétin, ce qui les amusa au-delà de toute expression. »

« Nous prodiguâmes nos baisers à tout ce qui faisait notre admiration, et dans un moment où Hedvige collait ses lèvres sur la bouche du pistolet, la décharge partit et inonda son visage et son sein. Elle en fut toute joyeuse, et s'amusa à contempler en physicienne avide de connaître la fin de cette irruption qu'elles trouvaient merveilleuse. »

Entre les rires joyeux d'une véritable fête de la volupté vénitienne et la triste réalité genevoise, ce n'est pas un fossé mais un océan d'eau salée qui les sépare. La lecture d'un *Journal inédit* d'un membre du Conseil des Deux-Cents de Genève m'a convaincu que le temps de la Terreur pouvait être avancé de plus d'une décennie. Nous sommes en 1783 et Joseph des Arts, de triste mémoire, vient de mettre la der-

nière main à l'*Édit de Pacification* (novembre 1782), mieux nommé le *Code noir*, reprise en main de la morale et de la religion calviniste. Pour mesurer l'effet de la répression et sa rapidité, ouvrons le précieux journal :

« 14 mars 1783. La quantité de filles de mauvaise vie qu'il y avait dans la ville a obligé le Conseil à faire faire aujourd'hui une publication portant ordre à toutes femmes & filles sans aveu de sortir de la ville, à peine de punitions corporelles & exemplaires. »

« 15 mars 1783. Deux filles de joie qui avaient été mises hors de la ville étant rentrées, ont été mises aujourd'hui sur le *Cheval de Bois* à la place Bel-Air, ayant la tête rasée, et ensuite conduites à la Cour de la Discipline où elles ont été fouettées. Une troisième a eu seulement la tête rasée et le fouet. »

« 12 avril 1783. Deux filles de joie après avoir eu le fouet à la Cour de la Discipline, ont été mises sur un *cheval de bois* à la place de Bel-Air ayant la tête rasée. » Ces spectacles d'infamie se déroulaient au bord du Rhône, sur la place la plus fréquentée de Genève et quand ce n'était pas le cheval de bois, c'était le carcan ou le pilori, toujours au bord de l'eau!

Le procureur général, François-André Naville, condamné à mort sous la *Terreur*, fit appliquer strictement la loi en 1786 et la jeune Rose eut droit, en plus du bannissement, au fouet « jusqu'à effusion de sang », au rasage des cheveux et des sourcils (!), à l'exposition pendant une heure sur le *cheval de bois* [à la place Bel-Air]. À ce juge qui écrivait encore en 1790: « Je suis bien éloigné de croire que nous ayons dépassé ce point, où rien ne peut contenir le torrent de la corruption », Georges Brassens aurait composé une chanson.

Pour le XIX^e siècle et jusqu'à la votation de 1925 sur la suppression des maisons closes en Suisse, je renvoie les lecteurs à l'ouvrage *Le déclin des maisons closes* et, plus généralement, à l'exposition racoleuse du Musée d'Orsay de Paris, *Splendeurs et misères. Images de la prostitution, 1850-1910*.

L'eau pour l'amour était semble-t-il gratuite, à l'inverse du savon et du linge. On dit que, lors de la fête fédérale de gymnastique de 1925, les ponts de l'Île étaient encombrés par la file d'attente qui patientait pour atteindre « les lanternes rouges », dans le fameux quartier du Seujet, un quartier dont le petit Georges Haldas avait gardé « un vif souvenir de ces lieux où ma mère, au cours de nos promenades, en les contournant, pressait le pas ».



« Les lanternes rouges », bordel au centre du quartier du Seujet, démoli en 1931 (aujourd'hui hôtel du Rhône/Mandarin Oriental). Photographie S. Fischer, coll. A.B.



eau
de Genève

Purement et simplement



Chez vous, chaque jour,
SIG vous procure une
eau d'excellente qualité,
locale et écologique.

www.sig-eaudegeneve.ch



L'EAU SIG



Immersion

Cette histoire commence au temps où les faubourgs de Genève étaient entrecoupés de campagnes en friche – longtemps laissées telles quelles – destinées à devenir les nouvelles cités-dortoirs, champs maraîchers aux cultures abandonnées montées en graines, terrains vagues aux arbres séculaires souvent creux, maisonnettes aux carreaux cassés.

COLETTE GRAND

Nous étions six frères et sœurs, fratrie toujours en quête d'aventures, et cette vacance apaisante nous offrait un refuge, un monde à nous, émerveillés par l'audace de la végétation laissée à son jeu.

Parfois nous allions aux Bains des Pâquis, qui à cette époque étaient toujours noirs de monde. Maman nous emmenait ma sœur et moi du côté réservé aux femmes. C'est là, glissant sur les marches du bassin, que je me suis retrouvée pour la première fois – contre mon gré – complètement engloutie par ce fluide particulier, l'eau. Dire que j'eus peur est très imprécis car, plus que cela je fus émerveillée par ce que je vis et entendis. Maman dans son maillot démodé ne savait pas nager, mais elle me repêcha en plongeant son bras sous l'eau, et j'eus le temps d'apercevoir un extraordinaire jardin sous-marin, d'où un gros poisson noir émergea qui émit les plus beaux sons jamais entendus. Toute petite fille je l'écoutais déjà passionnément, mais cet événement fut décisif. La musique, encore plus la musique chantée, allait devenir mon grand amour.

Pendant les longues années qui suivirent, exilée malgré moi dans un paradis campagnard où je m'ennuyais ferme, j'ai gardé le souvenir magique de cette rencontre trop brève. Mon plus cher désir était d'y retourner entendre, pourtant la peur de me retrouver immergée eut longtemps raison de cette curiosité : alors que tous mes camarades s'adonnaient au plaisir de la natation, j'usai de tous les subterfuges pour ne pas apprendre à nager. Vint le jour où un garçon que je raillais me poussa dans la piscine municipale pour se venger et je me retrouvai à nouveau sous l'eau. J'eus peur, mais ce second baptême, bien qu'il ne

révêlât rien de merveilleux dans l'eau chlorée de la piscine, me réconcilia au moins avec cet élément. J'appris à nager avec le secret désir d'écouter encore une fois le chant du poisson noir.

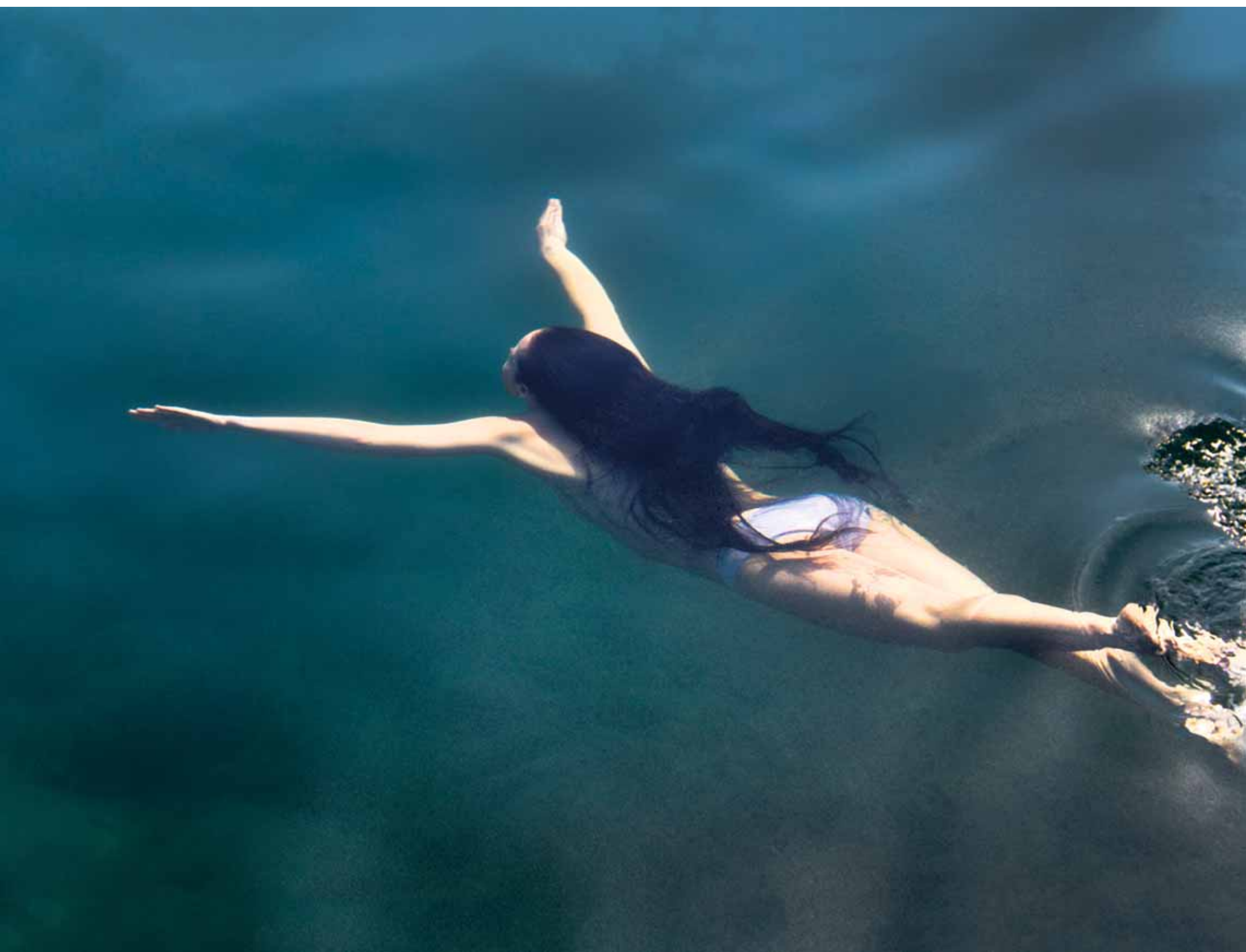
Si bien que je devins une fervente de l'eau, je me plongeai dans toutes les rivières, lacs et mers, dans l'espoir d'entendre encore une fois ce chant sublime, en pure perte : de poisson sirène plus traces !

Aussitôt que je pus, je quittai mes parents pour m'installer à nouveau à Genève, où je courus retrouver les Bains des Pâquis. Quelle surprise lorsque je découvre – ou redécouvre – les Bains exactement comme au temps de ma première « noyade » : l'austère beauté du lac, les rangées de cabines, les quatre platanes et la blouse grise du patron de la buvette, homme peu amène qui dirige son équipe de maîtres-nageurs comme un chef scout. Seule la fréquentation du lieu a faibli, du côté femmes quelques vieilles dames habituées, une ou deux très dignes péripatéticiennes des Pâquis, trois jeunes filles égarées comme moi. Très vite je me jette à l'eau. Toujours rien. Et je comprends – enfin – que je dois me consacrer au chant pour retrouver cette voix.

Un demi-siècle a passé sans que jamais

le souvenir de ce chant admirable ne me quitte. Ce qui sort de ma gorge en est encore bien éloigné, qu'importe, le chemin qui me reste transcende chaque instant de ma vie. Entre temps le monde a changé, mais les Bains ont jusqu'ici échappé aux destructions. C'est un lieu que je fréquente été comme hiver, et l'eau est désormais une de mes très fidèles et très bénéfiques amies. Mais s'il m'arrive d'apercevoir un de ces grands poissons noirs, aucun d'eux n'a jamais plus chanté. Je m'appelle Colette G., et l'histoire qui précède est en tous points véridique.





Photographie Eden Levi Am

Me jetterai-je à l'eau ?

C'est un moment important de ma vie. Si je le dis, si je l'écris, c'est peut-être parce que ce sont des Suisses qui me le demandent. Vous m'avez invitée à participer à votre journal. Et, aussi près que Genève soit de Paris, je me raconte que ça se verra moins, et que mon avenir restera protégé par ces codes feutrés dont les Suisses, tels que je me les imagine, ont le secret.

SOPHIE FONTANEL

Il se trouve, chers voisins, que je suis au bord de me jeter à l'eau. Pas me jeter d'un pont, non, surtout n'entendez pas là une intention funeste, non, non. Je parle plutôt de ce qu'induit, dans notre quotidien, dans notre destin, le fait de se jeter à l'eau. Le fait de se lancer dans une aventure.

Je n'y suis pas encore, et peut-être, sait-on jamais, n'y serai-je jamais autrement que par la rêvasserie mise tendrement dans ces mots alignés ici.

Juste avant de se jeter à l'eau, on n'y est pas encore. Et le propre du risque, c'est qu'il en est un, justement. L'eau dans laquelle je vais me jeter a beau me sourire avec une humanité désarmante, ça fait quand même un peu peur. Les onctuosités de cette eau, de cet homme, de cette eauhome en fait, son apparente limpidité, la possible invite ou simplement l'acceptation qu'il me semble lire dans les plis de ses tempes, tout cela n'est cependant pas tout à fait le garant de l'amour.

Et nous avons tous si peur.

Si peur aussi de ne pas arriver à aimer, nous non plus.

De ne pas savoir plonger et se mouiller tout entier.

Et on se bâtit des appréhensions.

Oui, en plus, à n'importe quel moment, autant que nous, l'autre peut se rétracter. Surtout, je me dis, si par exemple on s'en approche bien involontairement à un moment en réalité peu propice, comme on est bien obligé de faire quand on se jette à l'eau.

Parce qu'on ne contrôle plus rien.

J'ai passé des années sans oser l'improviste et l'audace. Rien pour la banale baignade, en fait. Des années à entrer dans l'eau en prenant bien soin de me rafraîchir un peu les avant-bras, le haut des épaules, et puis j'y allais à ma vitesse, sans risque aucun. Je nageais. Oh, pour ça, oui. Mais je nageais souvent seule. Je pourrais vous parler longtemps des félicités que cette natation solitaire peut procurer. Devant les Bains des Pâquis, cet automne, je fendais l'eau plate d'un crawl à mon avis parfait, dans la solitude la plus complète, même si un ami, depuis la berge, me complimentait sur l'ampleur de mes mouvements. Au reste, je l'entendais à peine.

Quand j'étais sortie de l'eau, étendue sur les lattes de bois du sauna, j'avais fait valoir à mon ami qu'il était merveilleux de nager dans

un lac, car la houle y est si calme, si apaisante et indécélable.

Quelle ne fut pas ma surprise, cet ami m'apprit que même l'eau d'un lac pouvait s'agiter, se montrer offensive et terroriser les âmes. À quelle appréhension rétrospective je les avais de nouveau regardés, ce lac et cet ami, effrayée à l'idée d'un éventuel risque que j'aurais pris, moi qui n'en prenais, en général, aucun. Aucun de ce genre, j'entends. Le genre sensuel.

On ne sait pas pourquoi, un jour, on s'ouvre. Sans rapport avec cet ami dont je viens de parler, j'ai fait une rencontre il y a peu de temps. De l'eau dans les yeux de cet homme. Des bras amples et ouverts comme des rames. Il me faisait penser à un lac, à cause de quelque chose d'à la fois contenu et totalement fluide en lui. Les deux à la fois, comme c'est étrange.

Quand nous parlons, parfois, soudain il se tait, pensif, penche la tête d'un côté et me regarde. Ça ne dure pas si longtemps, ça ne pourrait. Et dès qu'il se remet à parler, je me sens galvanisée par cette bribe de silence, parce qu'elle a enrichie entre nous. Et, c'est idiot, mais ça me fait penser à l'aviron.

J'ai fait de l'aviron à Lausanne, dans les années 90. Une fois que les rames, si on sait les

manipuler, s'enclenchent dans l'eau, la propulsion est immense, sans commune mesure avec l'effort fourni. C'est comme ça l'autre. L'Autre, comme on disait quand j'étais plus jeune. C'est ça le vertige de l'amour.

Et je me souviens, l'été dernier à Los Angeles, de cette adolescente de 13 ans qui faisait du surf pour la première fois. Elle était à plat ventre sur la planche, un surfeur expérimenté l'avait juste poussée sur la crête de la vague au bon moment et son surf avait filé sur cinq cent mètres. Quand elle était sortie de l'eau, elle avait dit à sa mère et à moi: «C'est complètement fou ce que ça fait au ventre, et je veux le refaire...». Elle aussi, elle était au bord de se jeter à la vraie eau... elle en savait encore si peu de choses.

Alors voilà, vous m'avez invitée à écrire chez vous. Vous m'avez demandé des mots et moi je vous offre un peu de mon corps. Vous me direz que les deux sont liés. Vous aurez raison et d'ailleurs je ne pense qu'à ça, ces temps-ci.

Allons nous baigner.

POCHE

2016 _ 2017

saison _ d'eux

Vous allez aimer vous rencontrer!

/ GVE

cargo4

Waste

Guillaume Poix
/Johanny Bert
26.09 - 16.10

// L'enfer,
c'est pas open-bar, mon gars. //

sloop3 i-monsters

Unité modèle

Guillaume Corbeil
/Manon Krüttli
14.11 - 29.01

// Avoir deviendrait être
Être deviendrait avoir
Le bonheur
Clé en main //

Les Morb(y)des

Sébastien David
/Manon Krüttli
21.11 - 29.01

// C'est pas dur à comprendre
Le monde est fou //

Nino

Rébecca Déraspe
/Yvan Rihs
05.12 - 29.01

// Le plus beau cadeau que tu peux faire à un enfant
C'est d'y apprendre à s'endormir tout seul //

J'appelle mes frères

Jonas Hassen Khemiri
/Michèle Pralong
09.01 - 29.01

// Mais c'est quoi ton problème, pourquoi tu veux
que je sois de l'hélium? Tu trouves que ma tête
ressemble à un ballon? Que j'ai une voix de canard?
C'est toi l'hélium! C'est ta mère l'hélium! //

cargo5

Dans le blanc des dents

Nick Gill
/Collectif Sur un Malentendu
27.02 - 19.03

// J'essaie juste de te permettre
de réconcilier tes croyances
avec la réalité du monde //

accueil2 bienvenue aux Belges

Alpenstock

Rémi De Vos
/Axel De Booséré & Maggy Jacot
03.04 - 12.04

// Le bon sens est
profondément conservateur, Grete;
de là vient ton trouble. //

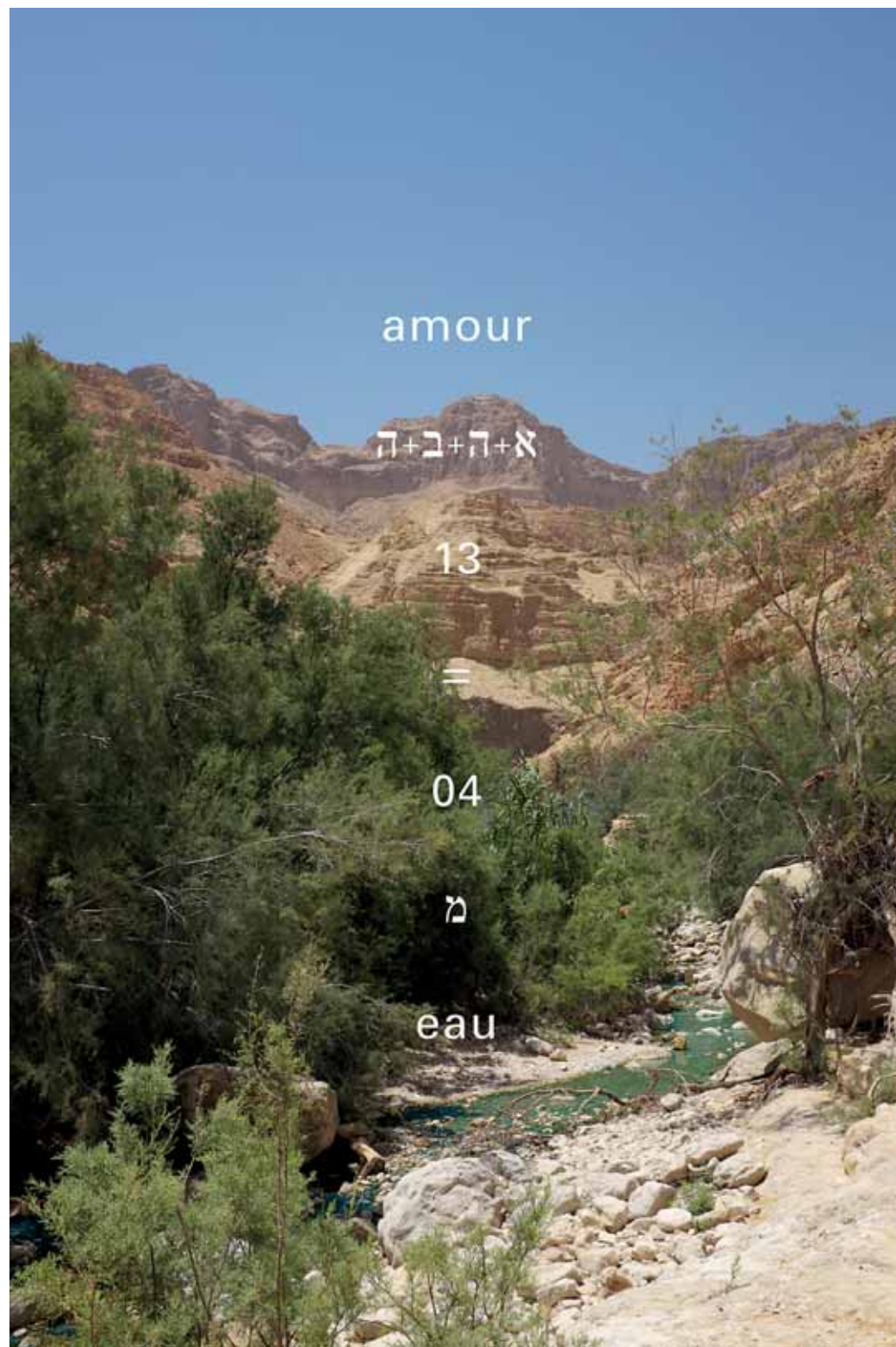
Loin de Linden

Veronika Mabardi
/Giuseppe Lonobile
24.04 - 30.04

// L'endroit que tu veux
absolument éviter.
C'est là qu'ils t'attendent //

POCHE /GVE
Théâtre /Vieille-Ville
Rue du Cheval-Blanc 7 / 1204 Genève
+41 22 310 37 59 / billetterie@poch---gve.ch

poch---gve.ch



Courant d'eau « David » en plein désert, à Ein Gehdi au bord de la mer Morte (Israël).

Treize, amour

EDEN LEVI AM

L' amour, l'amour... l'amour du tout, et tout est amour. Nous voilà plongé au cœur d'une croyance kabbalistique; tradition ésotérique du judaïsme, présentée comme la «loi orale et secrète» donnée par Dieu à Moïse sur le mont Sinäï, en même temps que la «loi écrite et publique», la Torah.

Selon les kabbalistes, l'amour est une puissance, une unité de force qui relie ciel et terre, ce monde et l'au-delà. Elle prend une place très importante tout au long de l'étude. On appelle ce terme «ahava» («אהבה») en littérature hébraïque. Mot qui, analysé de plus près en le déchiffrant par sa numérologie, va nous ouvrir un monde.

Précisons à ce niveau que la démarche poursuivie par le raisonnement kabbalistique est souvent plus associative que logique. Une idée entraîne une autre par le biais de mots identiques, d'idées ou d'équivalences numériques. La kabbale est une sorte de système mathématique où l'on calcule, ad-

ditionne, relie, rejoint les mots grâce aux lettres égales aux nombres. L'écriture hébraïque est constituée de vingt-deux lettres-consonnes. Chaque lettre est à la fois une lettre et un chiffre. Chaque association de lettres peut devenir mot et nombre. Il existe ainsi au sein de la langue hébraïque un ensemble de «jeux» très sérieux de chiffres et de lettres qui permettent des interprétations et des ouvertures de sens infinies.

En effet, l'amour en hébreu se dit «ahava», mot qui s'écrit aleph-hé-bèt-hé et dont la valeur numérique est de 13.

Treize, nombre prisé par de multiples courants mystiques et spirituels. Alors contrairement à de nombreuses superstitions négatives, ici ce nombre porte bonheur. Ensuite, si l'on additionne le 1 et le 3, nous aurons un résultat de 4 qui correspond à la valeur numérique de la lettre «ד», «mèm», (40 = 4) signifiant «l'eau». Le «mèm» est la treizième lettre de l'alphabet hébraïque. Dès lors, on comprend que dans l'eau, il y a de l'amour.

Les Noces d'eau

Elles sont assurément rares, peut-être même qu'elles ne sont pas. Étrange intitulé pour fêter cent ans de mariage : les Noces d'eau !

MICHEL FÉLIX DE VIDAS

A ce jour, conformément à une liste non exhaustive des mariages les plus longs, c'est un couple de Bradford en Angleterre, Karam et Kartari Chand, qui détient le record avec 90 ans ! Parmi les dix plus longues unions répertoriées de l'histoire on notera également 88 ans pour K. Philipose et Sosamma Thomas, du sous-continent indien, 86 ans pour Herbert et Zelmyra Fisher, de la Caroline du Nord aux États-Unis et enfin Mario et Antonina Cali de Sicile, unis pendant 84 ans. À ce jour donc, personne ne s'est dit : EAU mon amour !

Si un tel record qui suppose énormément d'amour a été baptisé « les Noces d'eau », c'est bien que l'amour de l'eau transcende la passion. Une question me semble donc couler de source : d'où vient l'eau, jaillissement de tant de joie ?

Peut-être faut-il considérer l'hydrogène comme masculin et l'oxygène, comme féminin. L'amour étant le socle commun de toute chose, tout devient dès lors lumineux, H_2O est sans nul doute l'histoire d'amour universelle qui nous abreuve encore aujourd'hui. À noter que dans les nuits obscures et glaciales des profondeurs de l'espace infini, avant que l'histoire même n'apparaisse, la bigamie était une propriété cosmique.

L'instinct de survie de ces molécules d'hydrogène et d'oxygène qui s'assemblent, nous sauvera tous. L'instinct de survie est l'aspira-

tion originelle. L'amour a un sens plus profond que nous ne pouvons encore comprendre. Tandis que l'espace temps se distord, ces corpuscules cherchent une voie, car rien ne semble s'échapper de cet horizon primaire. L'épopée de l'eau, descendance de toute vie, commence...

Tant d'amour galactique mérite un examen attentif de la création d'une simple molécule d'eau. L'hydrogène fourmille dans l'Univers. Il est omniprésent dans les étoiles et les planètes gazeuses. L'oxygène est une des substances les plus luxuriantes de l'univers. C'est donc dans la justesse des choses qu'hydrogène et oxygène s'accouplent.

Tout ce qui va arriver, va arriver. À cet instant même, sur Terre, en l'an 546 avant notre ère, le philosophe et savant grec « Thalès le Sage » meurt par déshydratation sur les gradins d'un stade en assistant à une rencontre sportive. Il pensait que toute chose avait une âme et que cette âme participait de tout l'univers, en conséquence de quoi il considérait que toute chose était remplie de dieux. Ce qui lui permit de dire que l'âme est immortelle.

Tandis que les molécules poursuivent leur traversée chimérique, elles se font maintenant avaler par l'Univers tout entier qui les gobe avec permanence. Elles affrontent une course sidérale sans y avoir été préparées. Le cosmos qui les entoure est froid et âpre, mais d'une beauté dantesque. C'est l'agonie de la lumière.

Les lois de la nature n'admettent pas de singularité, mais les molécules d'eau ont dans

leurs gènes les coordonnées célestes qui leur permettent de se transcender, car la vie est opiniâtre, elle mue face à l'obstacle, elle a toujours trouvé le moyen d'accomplir son œuvre.

Et le moyen que l'hydrogène et l'oxygène ont trouvé est de s'unir pour nourrir les nuées intersidérales qui se concentrent dans des nébuleuses solaires, dont les comètes et les planètes. Il tombe sur Terre plusieurs milliers de tonnes de matière extra-terrestre par an, dont les étoiles filantes, qui frôlent des vitesses tellement grandes qu'elles s'évaporent dans la haute atmosphère. Favorisant ainsi la récolte sur Terre des micrométéorites, et par voie de conséquence, la récupération de l'eau !

Suivant les époques, un épisode ordinaire dans l'espace peut être source d'appréhension ou d'émerveillement sur Terre. Voilà un astéroïde qui déchire le ciel étoilé, nous sommes en l'an 431 avant notre ère. La glace grisâtre qu'il renferme est léchée par les vents solaires, ce qui a pour effet de laisser échapper une traînée de vapeur. Tandis que flamboie la queue de la comète dans le firmament, sur Terre, l'intellectuel Anaxagore est condamné à mort à l'issue d'un procès pour impiété. Ses adversaires lui reprochent sa théorie cosmique : là où le regard théologique voyait des dieux dans les astres, lui ne les considérait que comme des masses incandescentes.

Pourtant, la nature ne peut être maléfique. Redoutable, effrayante certes, mais elle ignore le mal. Les ténèbres sont justes. Nous sommes face à un chaos organisé qui dépasse notre en-

tendement et nous sublime. Il enseigne comment l'eau, molécule d'amour et de vie est apparue sur Terre.

Car l'eau, quintessence de la création, a plébisité une telle trajectoire alambiquée pour nous parvenir que l'influence des astres sur la destinée humaine reste une pensée philosophique d'actualité, comme l'a affirmé en son temps l'astrologue et philosophe afghan Abû Ma'shar al-Balkhî (787-886). Et voilà que sortie d'une galaxie inconnue, de l'obscurité insondable, émerge un nouveau soleil mystique qui illumine et exalte ce qui deviendra notre chez nous.

Tout ce qui va arriver, va arriver. Les étoiles filantes et les météores qui se pulvérisent sur notre Terre, un peu à l'identique de la semence de notre Petit Larousse, nous sauveront tous. Il devient dès lors logique de qualifier de « Noces d'eau » cent ans d'amour, ce qui à l'échelle humaine est glorieux.

Maintenant que vous avez vécu cette épopée lyrique et passionnée, qui enthousiasme les sens et traverse les temps en magnifiant nos cœurs, vous imaginerez aisément ce qu'il vous reste à faire pour vous désaltérer.

Regarder les étoiles et ouvrir la bouche !

Les meilleures dates à retenir pour vous abreuver

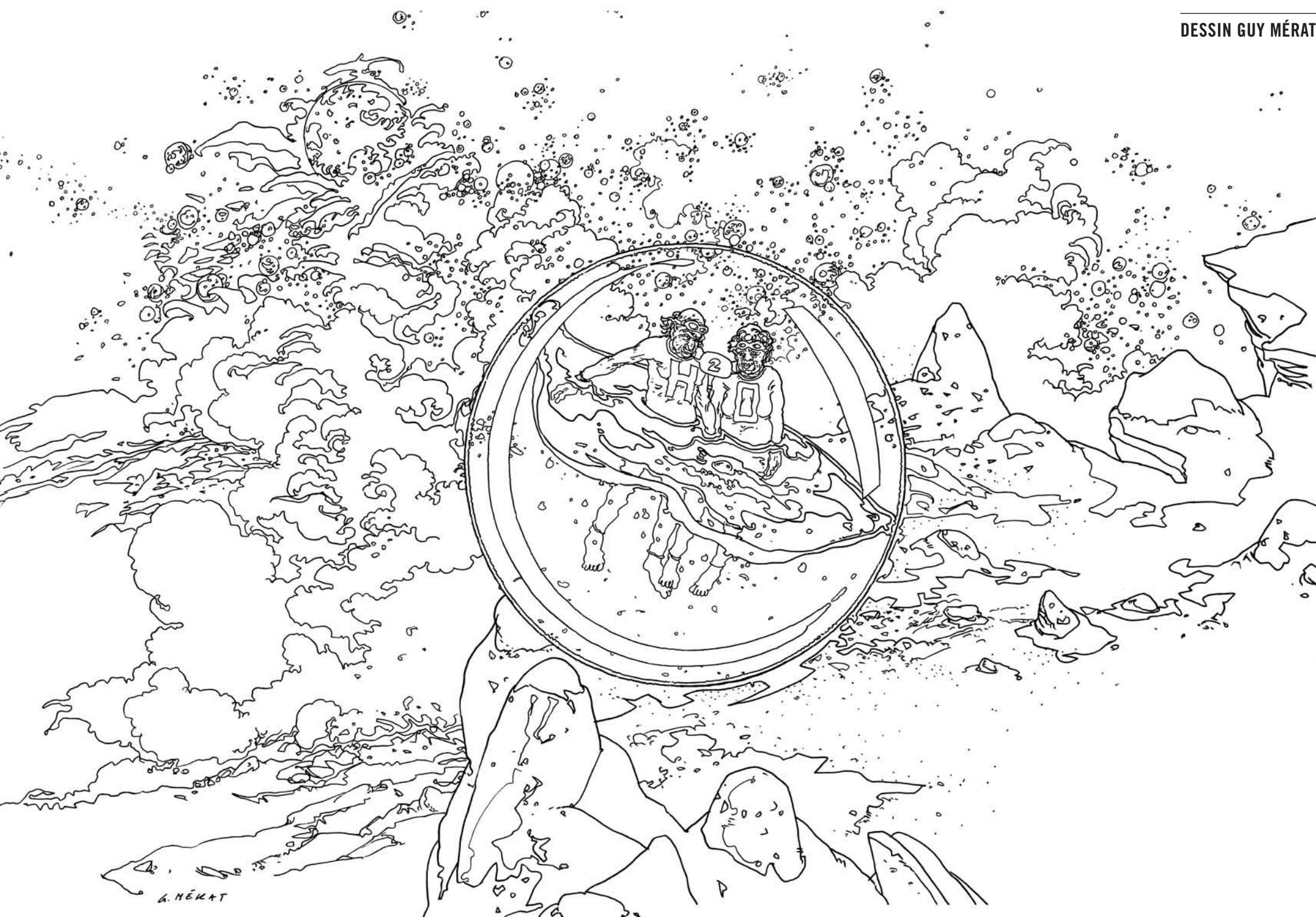
30 juin : Quadrantides, Lyrides

11 août : Eta Aquarides, Beta Taurides, Perseides, Orionides

20 octobre : Taurides sud, Geminides, Ursides

Et d'autres pluies d'étoiles filantes les 5 novembre, 13 et 22 décembre.

DESSIN GUY MÉRAT





De baignoire en baignoire

Deux robinets ouverts à gros bouillon... Ah! se laisser glisser au chaud de l'eau. Royaume du savon et de la propreté? Pas que!... Visite de quelques espaces d'intimité, émaillés de vécus clapotants.

Baignoire d'enfance...

Quasi un bassin olympique, avec chutes d'eau, tempêtes, remous, lâcher de requins, pieuvres géantes, Indiens aux aguets sur rochers en forme de genoux et exploits aquatiques de deux champions du monde toutes catégories.

Ma sœur et moi, affublés des patronymes parentaux! Jeu préféré: enfile un gant de bain, le remplir d'air sous l'eau, faire exploser la bulle et voir, avec délice, sa main sculptée au plus près, par le vide ainsi créé.

– «On se sèèèèe!»

L'amour maternel, armé de linges et d'une panosse, conclut la scène!

Baignoire d'ado... (1)

Retour de voyage, plongeon exténué dans la chaleur humide et parfumée. Sommeil profond. Les heures passent. Soudain, réveil en sursaut! L'intrusion d'une tête vociférante, tel un diable dans son fenestron: mon père, affolé par le silence à ses appels répétés, avait contourné le bâtiment, gravi une échelle, bondi sur un avant-toit extérieur et enfin, forcé la lucarne embuée... L'amour paternel angoissé, un vrai triathlon!

Baignoire d'ado... (2)

De mon lit, vision de naïades, contemplées avec avidité à travers le petit trou, laissé par une perceuse trop gourmande dans la paroi séparant ma chambre de la salle de bains familiale... Ah!, jeunes filles au pair. Cet «œilleton de la curiosité et du désir» était régulièrement obturé au coton par la main d'un parent anonyme! Ensuite, bien sûr, il se trouvait discrètement ré-ajouré par mes soins, à l'aiguille à tricoter, aussitôt que le doux glou-glou réveillait mes ardeurs observatrices.

Baignoires de jeunesse...

Lieux de moiteur confortable hors du temps, pour rêver, délirer, échafauder. Parfois aussi, berceaux de plaisirs solitaires. Et un beau jour, très trivialement, origine d'une infection urétrale carabinée, testicule pamplemousse, slip suspensoir (ça existe!), douleurs, antibiotiques et test spermogramme. Verdict choc de l'urologue: stérilité! Peu de temps après, ma future ex-copine tombait enceinte...

Baignoires de proximité...

Lorsque le lieu d'ablution domiciliaire s'avérait trop minimal, réduit à l'usage d'une bassine, d'un tuyau d'arrosage, d'un cerceau amovible en fer à béton, le tout drapé de plastique et aguilé éphémèrement entre évier et cuisinière! Ou, sensible ascension sociale, lorsqu'une cabine waterproof avec gonds, tapissée de lacs autocollants, était ajustée sur la lunette des toilettes... Quelle alternative trouver à cette sobriété d'aménagement? La demande d'asile hygiénique, bien sûr! Place donc à la baignoire communautaire du seul – et généreux – locataire privilégié de l'immeuble... tournus très respecté, chacun son jour! Ou à la mythique – et malheureusement disparue – salle d'eau de la gare Cornavin: hôtesse, savon et linge. Coût du service, 5 francs. Le bonheur!

Baignoire d'un soir...

Après avoir raté le dernier tram ou trouvé une autre bonne excuse certifiée.

– «Ah! t'as une salle de bain?»

Terrain de rencontre, de tendresse, de découvertes et d'amours hydrophiles. Mais laissons les vapeurs de la pudeur couvrir doucement ces souvenirs flottants.



Photographie Lili Cranberry

Toutes ces baignoires destinées au départ à se laver, se révèlent comme autant de bornes d'un parcours géographique et temporel.

Instants de vie suspendue...

Présentement, je vis dans un endroit charmant, mais... avec rien qu'une douche! Et zut! Rideau.

Sous forme de bis, un dernier récit lié à la presque-île qui nous unit:



En 1993, une bande d'allumés de l'AUBP, sous l'impulsion de trois mousquetaires et du «groupe animation» de l'époque, mettent sur pied la célébration de l'amitié associative entre les Bains et l'AMR soufflant ses vingt bougies.

Une petite troupe de bonzes au look métakrishnique, après une trempette solennelle, quoique joyeuse, dans les eaux d'outre Goléron, se dirigent en procession vers le Sud des Alpes, avec force chants et clochettes: «Aèmèrama, Aèmèrama, rama, rama!... Baindépaki-baindépaki!».

Au milieu de la fine équipe: une baignoire à roulettes, écrin à la présence d'une nymphe (future députée verte!), trônant et caressant un violoncelle de son archet. Pour la petite histoire, certains l'eussent voulue nue, mais son jeune âge et sa pudeur leur imposèrent la retenue!

La cérémonie se termina dans l'antre du jazz, par musique et distribution de petites bouteilles d'eau bénite des Bains dont on voit ci-dessus l'éloquente étiquette.

Vive la fête!

Signé: Le Warlus

La véritable histoire d'Olaf Palmive el Sapone

Je suis resté toute la journée à me dessécher. Le désert. Pas une goutte d'eau. L'humidité du matin s'est vite résorbée pour laisser l'air brûlant de juillet s'immiscer par la fenêtre entrouverte. Dehors, les grillons n'ont cessé de bruiser la canicule entre leurs ailes de carton et de lavande. Je me crevasse, me craquèle gentiment dans les teintes anisées d'un camaïeu d'olive.

PHILIPPE CONSTANTIN

Je voudrais crier ma soif, hurler mon besoin de ruisseaux et de canaux aux ondes claires. Mon envie de pluie, de gouttes d'orage ou de larmes. J'aimerais pleurer moi aussi, mais je suis si sec que nul chagrin ne saurait exprimer de mon corps la moindre perle d'humidité, si minuscule fût-elle.

Je repose dans mon lit grillagé. Un univers carcéral de grès ocres m'entoure. Un asile perdu dans un village au fin fond de la Provence. Une prison dorée pour un seul aliéné: moi-même.

Je devrais pourtant aimer cette situation et espérer qu'elle perdure, assurant ainsi ma survie. Mais il doit y avoir en moi une composante morbide, sinon autodestructrice. J'aimerais me jeter sous la douche, me fondre et me mélanger à l'eau, cette ultime ennemie. C'est une maladie dont on ne revient pas. Sans parler de celle, plus subtile et violente, de l'amour.

Ça y est. J'entends la clé tourner dans la serrure, j'entends le bruit de ses pas sur le carrelage de la cuisine, j'entends le tulle aérien de sa veste choir sur le sol, le sac, plus lourd et plus sourd, tomber sur le même sol, suivi du griffement de deux escarpins jetés avec une négligente nonchalance. Un moment de répit. Des gestes d'abandon qui disent la fatigue et le plaisir de revenir à la maison. Puis l'eau du robinet qui coule dans l'évier et qui déjà me met en émoi. Je la devine boire à longs traits cette eau claire qui me fait tant souffrir et jouir.

La voilà qui entre dans la salle de bain. D'un simple mouvement délié et papillonnant elle se débarrasse de sa jupe et de son chemisier. Elle reste là un moment à se regarder dans le miroir. Un corps de jade, tout de miel et de blé. Tout d'azur et de légèreté. Bientôt, comme chaque jour, sa peau sera contre la mienne. Bientôt nous nous caresserons l'un l'autre comme des fous.

Ses sous-vêtements blancs, tout ajourés de dentelles se sont volatilisés, comme emportés par une brusque bourrasque de mistral. La voilà nue. Je me recroqueville encore plus, si tant est que cela soit possible. Seul le souffle qui vient à me manquer me le permet. L'univers tout entier semble par ailleurs s'être contracté devant tant de beauté. C'est une giflette qui couche le monde à ses pieds. Elle s'observe encore attentivement quelques instants, avec le regard dubitatif d'une petite fille inquiète dans le miroir, puis se glisse enfin sous la douche.

L'eau fraîche coule à longs sanglots. Elle me prend finalement dans sa main et me

réhydrate. Je glisse le long de ses bras, sous ses aisselles. Je contourne lentement sa nuque, sa gorge. J'étouffe. Me voilà à caresser l'orbe de ses seins, à parcourir son ventre. Je remonte le long de ses jambes, les enrobant de toute part. Je joue un instant entre ses cuisses où elle insiste peut-être plus que nécessaire.

Pas un centimètre de son corps ne m'a échappé. Je veux croire que notre communion a été parfaite, aussi intense pour elle que pour moi. Elle y a regagné en fraîcheur. Sa peau rose éclate de jeunesse sous la bruine qui l'enveloppe encore. Dans ce combat amoureux, j'aurai de mon côté perdu un peu de ma substance, me serai amenuisé pour me rapprocher d'une mort inéluctable. Étrange combat qui veut que cet amour infini me détruise chaque jour un peu plus, jusqu'à ce moment où, pauvre relique insignifiante, elle me jettera pour un nouvel amant gonflé de sève et de soude, d'olive ou d'amande.

Voilà, déjà elle m'a reposé dans mon berceau de métal. Une évocation de saint Jacques, dont le chemin me donne une idée de mon destin. M'abandonne entre les faïences ocres de sa salle d'eau, comme on abandonne un pèlerin malade dans un hôpital. Comme on retire de la mer un bivalve pour le laisser mourir sur le sable afin de ne garder que sa coquille vide.

Je l'aperçois de mon perchoir entièrement nue. Elle se contemple à nouveau dans le miroir, l'air plus mûre, plus belle, plus sûre d'elle-même. Elle se sèche d'un vaste drap de soie sauvage avec une infinie bonté qui la transcende. Son naturel est une nouvelle giflette qu'elle jette à la face du monde. Il n'y a qu'elle, ici et maintenant, dans cette Provence perdue qui m'a tant ému.

Je n'ose me regarder. Après tant de caresses qui m'ont fait croire être fort, d'une virilité indéfectible, je me devine soudainement transparent, à l'agonie plus que jamais.

Elle claque légèrement la porte derrière elle et m'abandonne au soleil vespéral. Un peu d'humidité perdurera jusqu'à demain qui montrera combien famélique et fragile je suis. Il ne reste de moi que quelques flocons amalgamés qui ne tiennent ensemble que par miracle. Mon essence s'est dissoute, non pas comme je l'aurais espéré en elle, mais juste à la surface de son corps, sur le rebord de toutes choses. Je voudrais dire qu'elle a le corps palimpseste et que suis celui-là seul qui lui permet de se réécrire, même si demain je serai si translucide qu'on pourra la lire ou la dévoiler à travers mon absence, partie quérir la mort de l'amour dans les caniveaux.



Eau mon amour

Je ne me sens pas à la hauteur des fines bouches pour faire l'éloge de l'eau-de-vie.

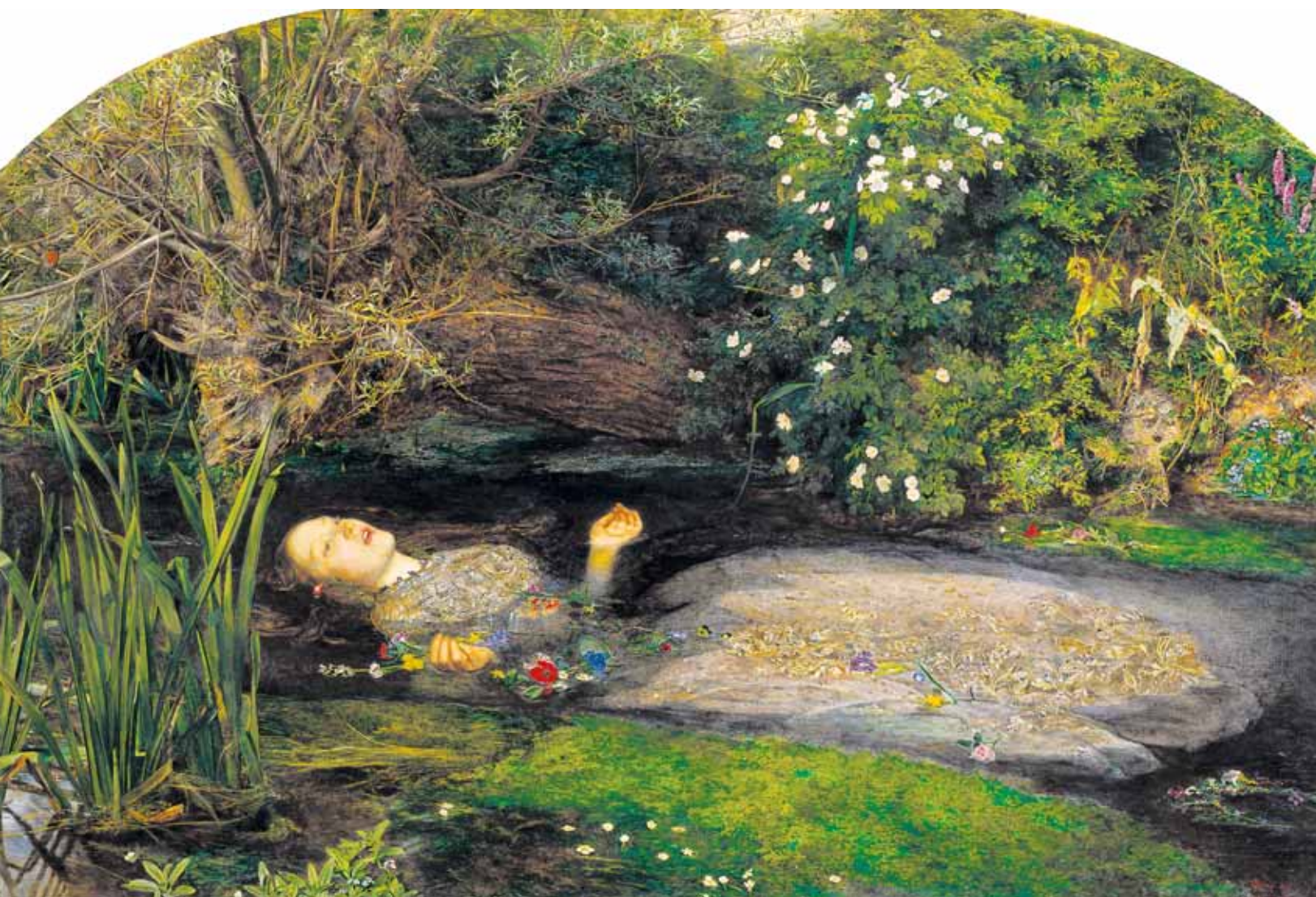
Ô mon amour

Je n'ai pas l'altitude spirituelle requise pour vanter les effets olfactifs d'un parfum porteur d'un tel nom.

Oh! Mon amour

Je puis cependant, derrière la toile, rendre hommage à un cher ami metteur en scène, alpiniste à seize ans qui ouvrit une voie avec deux de ses compagnons sur les hauteurs de Nice. Ce fut un camarade de route en zigzags qui passa sa vie

sur cette petite élévation nommée (comme en géographie) le plateau. Il montait des opéras, une entreprise épuisante conduite avec l'ardeur de l'intelligence désireuse de comprendre et de faire jaillir l'émotion de cette compréhension.



John Everett Millais
Ophelia, c. 1851
Tate Britain, Londres

De l'Amour au Mékong

«Eaux, mes amours» est un thème général usant de la polysémie (les eaux, les os, les aux) et, de ce fait, si particulier lorsqu'il est murmuré.

SERGE ARNAULD

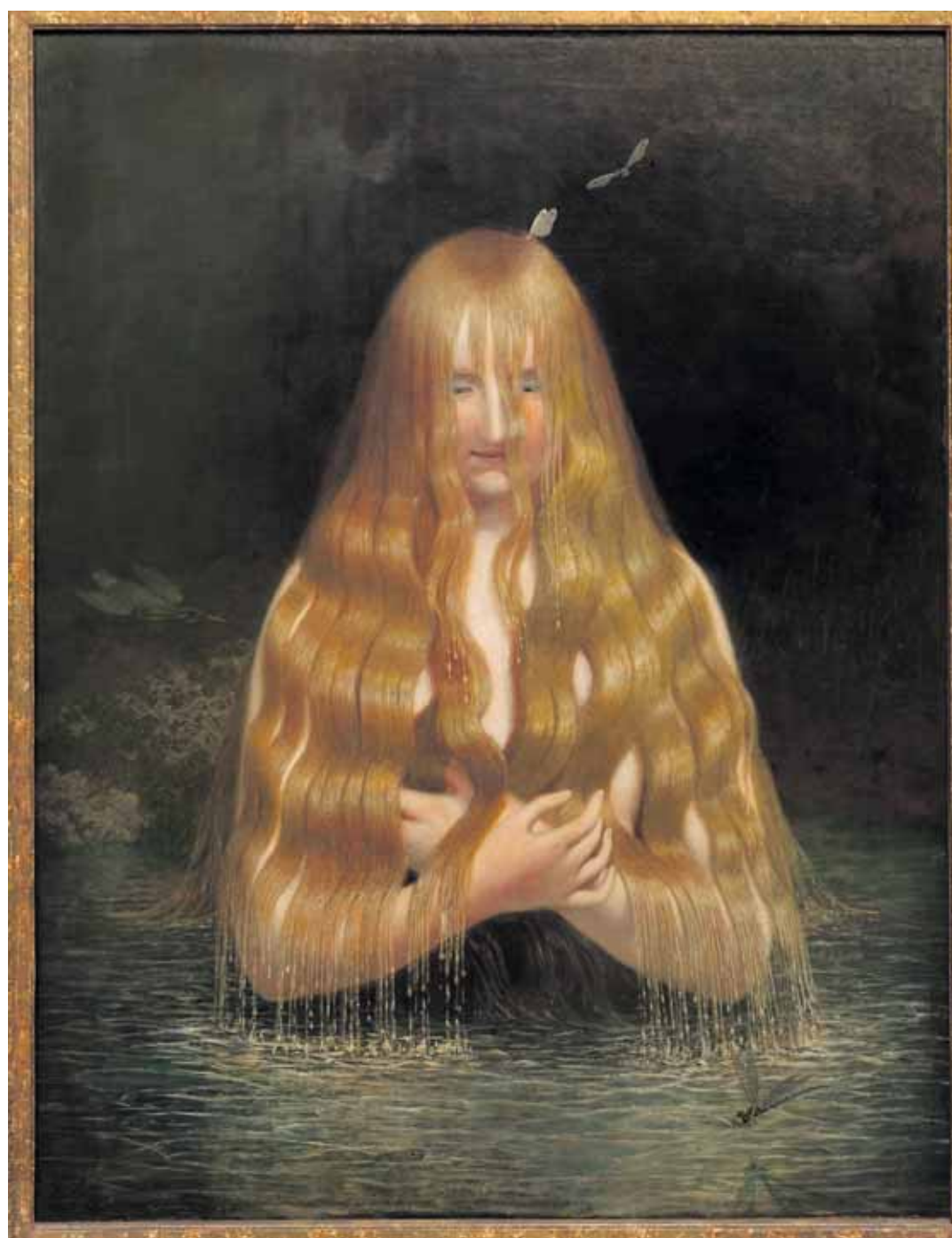
Pour Tamara

A l'époque où je partis à Osaka pour découvrir l'Exposition universelle, j'empruntai le Transsibérien de Moscou à Nakhodka, puis le bateau qui quittait ce port pour Hong Kong. Lorsque le train s'arrêta à Khabarovsk, je vis le fleuve Amour, tel qu'il se nomme en russe à cet endroit. «Eau mon amour». Nager dans l'amour. En ce temps-là, dans le langage codé conjugal, faire des brasses signifiait «faire cattleya».

J'ai rêvé de ce fleuve en quittant Genève avec ma compagne, j'ai ressenti une appartenance lorsque j'ai contemplé, sans m'en approcher, cette immensité aquatique fuyante qui rejoignait alors l'émerveillement premier du mot amour. Aujourd'hui, en cette fin du mois de février 2016, je rédige ces quelques lignes à Phnom Penh, au bord du Mékong. Je me souviens de notre traversée en barque de Houayxay au Laos à Chiang Khong, tout au nord de la Thaïlande. C'était en 1969. La chute de Saïgon allait intervenir à la fin avril 1975.

Ce fleuve a toujours eu un attrait incomparable dans l'imaginaire des voyageurs. Pour les militants qui appartenaient à la jeunesse occidentale appelant à l'arrêt de la guerre du Viet Nam, il fut un symbole. Et, pour les combattants, le Mékong devint une eau de perdition, pire, une eau de fin de vie: «Oh! ma mort, ce serait là que j'irais flotter» ont su ceux qui voyaient l'horreur humaine errer sur le fleuve. Les cadavres finissent par couler; la Révolution suit le mouvement un jour ou l'autre.

Ai-je dit une seule fois «Ô mon amour» ou tout simplement «Allo! mon amour»? Je ne m'en souviens pas. Je ressens l'émotion provoquée par ces mots lorsque les femmes d'ailleurs et d'ici se lavent les cheveux, lorsqu'elles nouent une large serviette sur la tête pour sécher leur longue chevelure.



Jacques Laurent Agasse
La fontaine personnifiée, 1837
Musée d'art et d'histoire, Genève
Photo Fausto Pluchinotta

Ou, ramené aux pratiques de ces pays lointains, j'ai pu vivre intérieurement cette exclamation (comme appréciation spontanée du bonheur) en regardant les dames aux tissus colorés frotter la lessive collective dans des flaques presque claires ou le long de petits canaux entre les rizières. Elles riaient.

Puisque le chœur des demoiselles est entré en scène à l'instant, qu'y a-t-il de plus charmant qu'une main féminine s'approchant de la fontaine? Je puis répondre par la joie tranquille ressentie dans mon enfance lorsque dans la chaleur de l'été je frottais mon visage avec l'eau toujours si froide des bornes fontaines genevoises, marquées par l'écusson rassembleur.

Je continue d'ailleurs à me pencher pour boire au goulot l'eau publique potable et ce dernier adjectif est un bon exemple d'euphémisme car cette eau est la meilleure qui soit.

«Eau mon amour», le sujet est trop vaste pour un traitement exhaustif. Et l'artifice applicable au sujet général modifié par jeu en «Amour aux monts» me laisse évoquer une dernière image. J'ai toujours aimé voir les anciennes baignoires converties en abreuvoirs dans les pâturages helvétiques.

«Eau mon amour», je revois mon vieil abri en émail, la salle de bains de mon logis aux Eaux-Vives et sa baignoire sur pieds où je gogonais, m'abandonnant à une somnolence qui éloignait toute réflexion.

Hélas! Tel un poisson qui a mordu à l'hameçon et qui passe d'un élément à l'autre en une fulgurance inconnue, voici que, sortant de ma torpeur reconduite mentalement, je perçois sans l'appréhender dans tous les détails de la nature environnante, le tableau montrant *Ophélie*, de John Everett Millais (1829-1896), œuvre de contrastes inouïs qui frappa mon esprit au temps de mon adolescence lorsque je visitai la Tate Gallery. À la vue de cette nappe d'eau enclose par un parterre si printanier, je songe à Jean-Louis Martinoty, enlevé comme à l'Opéra le 27 janvier 2016 (date de la naissance de Mozart), cinq jours après que nous eûmes joyeusement fêté son anniversaire. Oh! mon ami qui appréciait tant les voyages et courait les océans vus du ciel, auprès de mon ami mort, je me tais.

LES GOUTTES
INCESSANTES
QUI TOMBENT

Quelques gouttes

de pluie. Quelques gouttes seulement.

Pour que la vie s'adoucisse. Que les sens s'apaisent.

QUI TOMBENT

Que mon sort d'adulte paraisse soudain plus léger. Comme

une main rassurante qui viendrait se poser sur moi pour dire que

ça va, que tout ça a peut-être une raison. La pluie, tu comprends, c'est mon enfance. Dont l'étreinte était faite d'eau de multiples compositions.

Tantôt salée. Tantôt tourbée. Elle était mer du nord. Elle était brume. Elle était bruine. Un jour, pluie battante. Le lendemain, pluie fine.

Elle entrait de partout. Rien ne semblait nous en protéger. Les jours de grande pluie, elle empruntait la gouttière sur le pourtour de nos chapeaux Sou'wester puis se déversait dans la nuque pour couler le long du dos. Et si elle avait manqué cette première brèche, elle poursuivait son chemin sur le ciré, mouillant d'abord nos genoux puis s'écoulait, goutte après goutte, dans nos bottes en caoutchouc. Mais nos jeux ne s'interrompaient pas pour autant et nous rentrions les pieds clapotant dans l'eau qui s'y était accumulée.

Mais sais-tu que l'eau sans ses musiques serait comme l'amant sans mots tendres. Le déferlement des vagues nous berçait de jour comme de nuit. Cette respiration de la mer qui, et sans que vous le sachiez, devient la vôtre aussi. Et les gouttes de pluie. Ces gouttes incessantes. Qui tombent. Repues de leur eau. Fouettant la terre. Giflant les vitres. Et le grincement cadencé des essuie-glaces. Leurs compagnons. De tout ça, tu vois, est fait le chant de mon enfance.

Vivienne Baillie



CHARLOTTE DE PERROT

Revue éditée

A l'aube
la mer se retire

Elle quitte les bras
du delta
avec les regrets
d'une amante
contrainte
aux besognes
du jour

La lumière naissante
irise par endroits
le sable nu

Crêtes de sel

Ciel piqué d'oiseaux

Pris dans la nasse
fragile
d'un piège de sable
quelques poissons
s'agitent

Eclairs de nacre
soudains
dans la vase grise

L'aube
cet entre-deux
de l'être

Femmes hommes
ou poissons
se débattent
prisonniers
d'un piège de vase

Ou
peut-être
de ce vaste piège
d'être

Pascal Berney



Danse au bord de l'eau

C'était sans doute présomptueux de convier le chorégraphe Guilherme Botelho aux Bains des Pâquis et de lui poser la question : « Si vous deviez inventer un spectacle ici ? » et d'attendre une proposition spontanée. J'ai vite compris qu'il valait mieux commencer notre conversation par le commencement, depuis son arrivée à Genève en 1982 de São Paulo, pour danser chez Oscar Araiz qui dirigeait alors le ballet du Grand Théâtre.

GUILHERME BOTELHO

La vie d'un danseur est très rythmée. Dans les moments libres, j'arpentais les quais. À l'époque, c'était très différent, les contacts, le dimanche... il n'y avait personne dans la rue. J'étais frappé parce que le lac était peu accessible ou du moins c'était compliqué. Il y avait des rochers, et d'autres obstacles, beaucoup de bateaux, mais pas vraiment d'accès à l'eau. Je me disais qu'ici, on ne pouvait pas jouer des choses simples, comme jouer dans l'eau ou sur les plages par exemple. J'arrivais du Brésil, là-bas on ne disait pas : « On se voit où ? On disait : sur quelle plage on se retrouve ? » Aux Bains des Pâquis j'ai ressenti cette atmosphère, une facilité de rencontres ; ce n'était pas aussi huileux qu'aujourd'hui où les gens se glissent dans la foule, mais il y avait un climat, au point qu'il m'arrive parfois d'y venir pour un coucher de soleil... et ce mélange des gens qui ne se rencontreraient pas ailleurs.

Eau sociale

J'aime rester au bord de l'eau, j'aime discuter avec quelqu'un au bord de l'eau, l'atmosphère est souvent plus « poétique ». Je me sens chez moi quand il y a le lac et les rivières. Je regarde les gens de tous horizons... alors, on se retrouve, on se déshabille. C'est très important pour moi visuellement. Comme à la plage au Brésil, une fois en maillot de bain et de l'eau jusqu'aux genoux, on est tous pareils ! Comme pour dire la nature de l'homme avant son devenir social. La différence entre ce que nous aimerions être et ce que nous ne sommes pas.

Eaux ténébreuses

Même si j'aime nager, je dirais que l'on va aux Bains pour autre chose que plonger. On peut rentrer dans l'eau mais ce n'est pas notre milieu naturel. On n'est pas un poisson ! Mais on fait tout pour l'être ! Je dis parfois que je recherche dans l'eau le reflet de mon intérieur inconnu ou d'une partie de nous... L'eau dont on ne voit pas le fond... Nous sommes constitués de ténébreuses.

Eau séisme

Le fait d'être au bord de l'eau et devant cette vaste étendue, le lac, c'est une autre atmosphère,



Antes, Compagnie Alias. Photographie Gregory Batardon

phère, c'est une autre musique ambiante pour moi. Petits rituels, petites obsessions comme autant de points d'ancrage au temps qui passe et à la réalité implacable. Cela favorise ma sensibilité, ma réceptivité, un lien avec moi-même plus juste. Cela favorise de manière non artificielle la tentation, le calme avant la tempête. J'aime cette possibilité de rentrer dans l'eau... Tout surgit alors comme la passion naissante, comme quand on est au bord de quelqu'un.

Eau miroir

Comment se présente un projet de spectacle à soi-même ? C'est le projet qui s'impose. L'eau n'est pas un choix, elle est comme un miroir. Alors je porte ces images sur les plateaux des théâtres, reflétant ainsi la vie des spectateurs, leurs propres aspirations, leurs démons intérieurs et leurs désirs secrets.

Eau intime

Sur scène, j'aime beaucoup l'eau, qui amène une certaine intimité. Dans un de mes spectacles (*Moving a perhaps*), la pluie se mettait à tomber et les danseurs étaient mouillés, les habits détrempés. Les apparences tombaient... le maquillage coulait, les coiffures devenaient plates et il y avait quelque chose comme devenir un peu plus, ou différemment soi-même. Il était question de l'extase, de la perte de contrôle – comme une transe. Parfois on est dépassé par quelque chose de plus grand que soi-même ! Un jet de vérité, comme pour dire : « On n'est jamais à l'abri ! »

Eau onirique

Dans mes derniers spectacles, il y a les corps nus couchés sur scène, les ventres qui vibrent. C'est venu de l'observation du vent qui souffle au bord du lac, l'eau qui frémit et les vagues

qui se forment, les corps emportés. Aussi, j'aime cette notion de glissement. J'avais eu l'idée d'amener une rivière sur scène, comme la vie qui passe... de là est né *Sideways rain*. Une rivière humaine, la vie, le temps, de l'eau qui coule devant nous.

Eau corps et âmes

À quoi sert la danse ? À rendre le monde meilleur, à aller vers l'autre, à se laisser toucher, à toucher l'autre, à s'éloigner des écrans, à remettre les diktats de l'économie à leur place. La danse sert à apprécier la tendresse d'un mouvement, celle d'un danseur, celle qu'on oublie parfois dans son quotidien.

Propos recueillis par Bertrand Theubert

Islands, création les 3, 4 et 5 septembre au Théâtre Forum Meyrin (Festival de la Bâtie) www.alias-cie.com



Le poids des éponges, Compagnie Alias. Photographie Gregory Batardon





Narcisse ou les fragiles épanchements d'un reflet abandonné à soi-même

Autant le dire tout de suite : je n'aime pas l'eau. Tout ce qui vit dans l'eau me dégoûte, les algues gluantes et tout ce qui porte des écailles, les sardines, les tortues, les sirènes. Les sirènes ! À moi on ne la fait pas. Qu'elles gardent leur histoire, j'ai la mienne, je la mets de côté. Je préfère ma géographie. « Quand le doigt montre la lune, le sot regarde le doigt », a dit il y a très longtemps un vieux Chinois à natte pour ridiculiser les étourdis, discréditer les rêveurs, les imaginatifs. Quand on me désigne l'eau, la lune ou n'importe quoi, je regarde l'index, l'indic. La lune est un CD qui ment.

JEAN-LUC BABEL

Cinquante-trois ans, brun, un mètre quatre-vingts, copropriétaire du Don Cristobal, un théâtre de marionnettes dans la famille depuis 1927, sans descendance, mâcheur de papier, menuisier, barbouilleur, chauffeur de salle, changeur d'ampoules, je suis tout cela à la fois, épaulé contre épaulé avec Sue Popplewell, ma fidèle partenaire et associée. Les affaires vont doucement. Ainsi font font. Les vieux et les chômeurs ont des prix, comme les enfants. Les autres ne viennent pas. Nous travaillons au rabais. Chacun sa croix. Pour le marionnettiste c'est la croix d'attelle, qui contrôle les fils. Il la cache jalousement parce qu'il a réussi, par exemple, à faire jouer du biniou au pantin, alors que les autres cherchent encore l'astuce. L'ensecrètement, cela s'appelle. Un très beau mot. Il me va.

La dernière séance est à huit heures. Je suis libre bien avant minuit. Les doigts gourds. La tête vide. Mais cette nuit-là ne devait pas être comme les autres nuits. Il faisait un peu froid, agréablement, en cette mi-septembre. Le silence était revenu au fil des jours, j'entendais de nouveau le bruit de mes pas après la fureur de l'été. Les touristes avaient fui. Je ne dors pas. Alors je note dans ma tête. Je marche et je note. Tout. J'ai respiré à fond. Les marées d'équinoxe grossissaient dans l'ombre énorme des longitudes.

Chez Quirico, où j'étais entré par distraction, croyant reconnaître une tête à travers la vitre, j'ai fini par m'asseoir. Revoir quelqu'un après une longue absence, confronter l'original au souvenir qu'on en a, c'est jouer au jeu des sept erreurs. J'avais zéro sur toute la ligne. J'étais seul, pas de doute. J'ai commandé une quatre-saisons et une bière, une grande. La serveuse portait dans le regard cette déféction qu'on appelle, en guise de consolation, une coquetterie. Elle a passé l'ordre puis elle est revenue à la table où elle pliait des serviettes et s'est remise à attendre la fermeture. Tout le monde attend la fin de quelque chose. Avec ses bras tatoués elle ressemblait à une lettre tamponnée de poste en poste à la recherche de son destinataire. La pendule marquait onze heures. Dans les bistrottes les pendules ont cinq minutes d'avance quand c'est pas dix. J'avais pris place sur la banquette au fond de la salle, le dos tourné au grand miroir. Un ventilateur de meeting aérien tournait sans bruit. Au-dessus de ma tête les fanions des clubs de football palpaient comme un feuillage jaunissant.

Peu de monde. Derrière le zinc le patron assassinait une blatte. Il s'est déplacé exprès pour moi. Essuyant quelques doigts sur sa veste (espérait-il me tendre cette main ?) il a confessé qu'il n'avait plus de poivrons vu l'heure tardive. Sa voix de grappa et de scaferlati, habituellement douce, se teintait de cette agressivité propre aux commerçants pris en défaut. On s'attend à des excuses, on a droit à un rictus de cow-boy. J'ai rassemblé ce qui me restait de bonnes dispositions et j'ai dit, faucon : « Alors une trois-saisons », assez fort pour que



Photographie Fausto Pluchinotta

le pizzaiolo, à dix mètres de là, se marre en douce. Sans tarder, le petit gars a exécuté son tournoyant numéro de jongleur. Puis il a terrassé la pâte, réparti équitablement tomates, oignons, artichauts, champignons, câpres, mozzarella, origan, jambon de Parme (*sic*) et a confié le tout au feu. Et là, seulement là, il a rallumé son cigare avec la braise d'un rameau de vigne et il a exhalé. Interminablement.

Le patron est vieux comme les rues, il s'appelle Bettino. On se connaît comme peuvent se connaître les chiens de faïence. En Italie d'où il vient, Dieu me pardonne, tous les Benito de l'an quarante ont changé leur prénom en Bettino. Moi mon nom ne vous dirait rien. Je suppose que les canards du parc m'identifient au pain sec que je leur lance. Les chiens, à mes mollets. Aux aubes de gin et de Guinness, pour les tilleuls de la promenade je suis Petite Ondée. Chacun voit midi à sa porte. Au final c'est blanc bonnet, bonnet blanc. Et pour la glace étoilée de ma salle de bain je suis sept ans de malheur.

Il y eut un silence, ce ceux qui font dire qu'un flic, quelque part, est en train de naître. Il ressemblait à un silence qui m'appartient, très ancien. Je suis à la campagne. Un homme que je ne connais pas agite sous mes yeux un sac en papier : « Si tu devines ce qu'il y a dedans je t'en donne une grappe. » La réponse s'impose avec tant d'évidence que je reste muet. Je flaire le piège. Quelque chose de noir. L'inconnu me juge stupide, mange le raisin et recrache les peaux en m'englobant dans un même dédain.

J'avais mangé. J'étais le dernier. Bettino renversait les chaises de paille sur les tables. Au bord de l'assiette une olive noire me regardait. Piteuse ! Toujours répudiée, elle avait dû faire au moins sept fois l'aller-retour entre les

cuisines et la salle. J'ai lu dans une revue chez le dentiste que les momies de Pompéi sont creuses. Celle-ci avait-elle encore un noyau, à défaut d'une âme ? Bettino m'a demandé si je désirais un café ou autre chose, parce qu'on fermait. J'ai hoché la tête horizontalement. Il a apporté l'addition et une coupelle qui contenait un dessert, sans doute pour rattraper le manque de poivrons. L'attention était délicate et j'y fus sensible mais je ne prendrai pas de gants pour dire que je n'aime guère cette façon cavalière d'offrir une tranche de cake : fourchette plantée à cœur. J'ai pensé si fort à ce dernier mot que, pendant quelques secondes, j'ai cru l'avoir prononcé à voix haute.

La fille s'est mise à balayer. J'ai gagné la sortie en longeant le four à bois. Le pizzaiolo doit mesurer un mètre cinquante-cinq sans les sabots à pompons rouges. Il m'a demandé si j'avais aimé. Étrange question. Je suppose qu'il parlait du repas. J'ai répondu oui. Je réponds toujours oui, ça écarte les disputes. Oui merci. Merci qui veut dire pitié. D'une pichenette il a envoyé son mégot à travers le vasistas. « J'aurais fait un bon basketteur », a commenté ce gnome. Je lui ai rendu son sourire triste. Chaque fois que je viens il me gratifie de cette pitoyable bouffonnerie. Tous les clients qui traînent y ont droit, les sans-sommeil, les feux follets, mes semblables, mes frères. N'empêche, cette nuit-là dans ma poitrine il y a eu deux battements de cœur un peu plus rapprochés.

Au lieu de rentrer j'ai pris la direction de l'ancien port. J'habite sur la colline, au rond-point de la Fusion, l'immeuble bleu à zébrures bleues (un bleu différent). Je loue la loge du concierge, aujourd'hui remplacé, avec tous les concierges, par un îlotier armé. Tant de choses ne seront plus jamais les mêmes. J'ai voulu

revoir les bateaux, en me disant que c'était peut-être la dernière fois. L'eau était plate, pas la moindre ride ou disons, pour faire moins triste, pas la moindre risette. Ça m'a toujours épaté, cette peau tendue d'un bord à l'autre, large et lisse alors que j'ai toutes les peines du monde à porter une écuelle de lait au chat sans en renverser la moitié par terre.

La lune éclairait les quais, ravivant la rouille, ma couleur mentale, si profonde, si belle. Les animaux errants ont depuis longtemps investi les épaves. Chiens contre chats, chiens contre chiens, chats entre eux, et puis les rats. Ils se battent par saccades, entre deux silences hébétés. Une deuxième lune flottait un peu plus loin. « Cligne de l'œil deux fois / Si tu me vois ! » Je fredonnai ces vers du Pierrot de je ne sais plus quelle opérette que chantait mon père au théâtre quand j'étais enfant. Pierrot ou Narcisse ? Ou Gribouille ? J'ai marché jusqu'à l'extrémité d'un embarcadère de moindre dimension. Le portillon hérissé de piquants n'était pas verrouillé. Accoudé à la rambarde j'ai avancé la tête au-dessus du vide.

Dans les villes, à l'angle miroitant des vitrines, le passant, soudainement dupliqué, se téléscopie, saute comme une bulle de savon. Aujourd'hui des fleuves n'atteignent plus la mer, des fleuves meurent de soif en chemin. Les reflets qu'ils colportent ne meurent pas, ne partent pas en fumée, ne s'évaporent pas. Ils se subliment dans leur spectre. C'est la part des anges. Ils remontent hanter les nuages qui les ont vus naître.

J'ai cru apercevoir au fond de l'eau une tête qui m'appartient. « Miroir, miroir... » ai-je eu le temps de psalmodier sur un ton de tendre reproche. Ce fut tout. Maintenant je dors. Le plus beau c'était toi. Ne mens pas.

Les bains sri-lankais, du salé à l'ayurvédique

Pas de doute : les thermes du Sri Lanka vous modifient bien le corps et l'esprit. Comme le sable doré aux pieds des bains de l'ancienne Ceylan qui vous polit la peau.

FLORENCIO ARTIGOT

Au Closenberg, au-dessus de Galle, la capitale historique du Sud du pays qui a inspiré au début des années 50 les plus belles pages du *Poisson-scorpion* de Nicolas Bouvier, les bains ancestraux sri-lankais viennent de faire peau neuve. Juchés sur une colline dont la vue sur la baie est imprenable, l'eau de ces bains sublimes est directement pompée dans l'océan Indien par un astucieux système de canalisations. L'eau cristalline et salée a exactement la même température que l'air : 29 degrés ! Seul un filtre grossier empêche les baigneurs férus de cures ayurvédiques de rencontrer un barracuda nain entré à dessein par la conduite pour leur pincer les fesses.

Dans ces thermes rénovés, on peut se baigner de nuit comme de jour pour y suivre, bien sûr, une cure ayurvédique. Un peu plus bas, le cabinet d'Asiri, professeur de yoga et de médecine ayurvédique vous attend.

Ici, la médecine ayurvédique est pratiquée selon les mêmes rites depuis 5000 ans. Elle voit dans le corps un juste reflet de l'univers qui serait composé des cinq éléments : le feu, la terre, l'eau, l'air et... l'éther. Et moi qui croyais qu'Aristote et les Grecs anciens avaient les premiers introduit ces cinq éléments fondamentaux ! Selon la croyance, il suffirait d'un déséquilibre entre ces cinq éléments pour qu'apparaissent maladies, infections, prurits et autres désagréments. On y croit ou pas. Une chose est sûre, durant le temps de la cure on ne voit pas son corps se modifier pendant la première semaine, si ce n'est que l'estomac se rétrécit peu à peu. Puis d'un coup, au dixième jour, on se rend compte que le corps a fondu. Entre la peau beaucoup plus souple et douce qu'au premier jour qui colle littéralement aux fibres musculaires et ces mêmes muscles séchés par des dizaines d'heures de yoga matinal, le corps prend soudain conscience de sa gravité. Non pas que l'heure soit grave mais le corps essaie par lui-même de retrouver son équilibre, de lutter contre la force de la gravité et de se tenir droit comme un bâton de pêcheur traditionnel sri-lankais.

Ce dixième jour, on commence alors à tituber, à confondre les jours, les heures, les minutes même, l'aube avec le crépuscule. Tout devient confusion. Les lumières, les sons, les odeurs. Tout s'inverse. Moins on mange et



moins on a faim. Curieuse sensation. Plus étrange encore est cette impression que plus on s'affaiblit, plus on se renforce.

« C'est bon signe ! », lâche le professeur en préparant une potion douce-amère dans un récipient en bois odorant. Et cette sensation est aussi vraie pour le corps que pour l'esprit qui n'en est finalement qu'une émanation. Si, pour reprendre Nietzsche, « tout ce qui ne tue pas renforce », le yoga accompagné de cette expérience ayurvédique au long cours vous donne un supplément de force inattendu, dont les premières incantations ventrales proviennent du fin fond des entrailles. Est-ce un accès de lucidité après dix jours de potions jaunâtres et tièdes ou plutôt un début de délire lié au changement radical de régime alimentaire ? Probablement les deux.

On peut sourire à l'idée d'ingurgiter chaque matin dès potron-minet (soit 6 heures du matin, juste au lever du soleil sur les flots tièdes et brumeux de l'océan Indien) une poignée de cachets, les uns plus bizarres que les autres. Dans l'assortiment que vous sert le maître de cette cérémonie culinaire aux accents surnaturels, on trouve en vrac une poudre verte fluorescente mal concassée qui vous réconcilie, chaque fois que vous vous urinez, avec les effets olfactifs d'un gros bouquet d'asperges vertes avalé avec trop de précipitation, des comprimés bruns foncés mouchés de petites

taches dorées qui ressemblent à s'y méprendre à de petites crottes de cochon... d'Inde, un bouillon tiédasse sans sel à base d'orge qui une fois avalé en trois grosses gorgées vous laisse un goût rance dans l'arrière-bouche et un dépôt brun-vert dans le bol blanc qu'on vous a présenté. On est loin des bouquets aromatiques proposés par Georges Wenger et des herbes botaniques de Marc Veyrat. Et tout cela, je me répète, avant 6h30 du matin, avec juste un peu d'eau...

S'alignent ensuite les massages au lait de riz, l'ingurgitation de potions végétales aux goûts encore méconnus et l'application de cataplasmes de plantes médicinales dont les senteurs vous catapultent au cœur des forêts primaires. Puis vient le tour du shirodhara, un traitement dont le secret premier est de laisser couler très lentement un fil d'huile tiède sur le front, à l'endroit précis du deuxième chakra comme aime à le répéter le professeur Asiri avec son flegme tropical ponctué de son sourire éternel. Appliquée chaque jour en début d'après-midi, au moment où l'air tropical et humide est le plus chaud, cette cure d'huile semble agir directement sur le système parasympathique, les terminaisons nerveuses du bulbe rachidien et plus généralement sur les émotions. Cette huile, aussi épaisse que miel-leuse, vous recouvre finalement la tête en entier, les cheveux et une partie du cou. Son

odeur imprègne généreusement tous les pores de la peau, du front jusqu'à la glotte. Afin que le traitement soit le plus efficace possible (mot pour le moins curieux dans le vocabulaire ayurvédique...), il est strictement déconseillé de se laver le cuir chevelu, de se promener sous le soleil et même de trop parler aux autres personnes qui suivent le même traitement. Seuls les bains naturels d'eau salée sont conseillés.

Les origines des cures ayurvédiques remontent aux Vedas, un ensemble de textes révélés extrêmement anciens, datant de la période védique du II^e millénaire av. J.-C. En sanskrit, « ayur » signifie « force vitale » alors que « veda » peut être défini comme « la connaissance ». On parle alors de sciences de la vie... Tout d'abord préventive, cette médecine repose sur une vision universelle de l'être humain, associant ses états de santé physique et mentale ainsi que l'influence de son environnement quotidien. Il paraît qu'Alexandre le Grand, qui avait atteint les rivages du continent indien dans sa folle conquête orientale, en était déjà friand.

Pour planifier un traitement efficace, le professeur Asiri vous mesure le pouls à différents endroits du corps dans le but de préparer sur mesure un programme thérapeutique personnalisé, basé sur des règles d'hygiène de vie, d'aromathérapie, des massages, des positions de yoga, des cycles de respiration et de méditation. C'est du sérieux et le corps vous en remercie trois semaines après. La compilation de ces enseignements ayurvédiques est résumée dans un traité appelé *Sushruta Samhita*, qui décrivait déjà il y a trois millénaires, avec force détails, 1120 maladies, 700 plantes médicinales, 64 préparations de substances minérales et 57 préparations à base de substances animales. La bible antique de la médecine ayurvédique pour que votre esprit reprenne ses aises au sud du Sri Lanka.

Pas bien gras au départ, et après avoir perdu cinq kilos la tête à l'envers, je me dis vivement les Bains... pour une bonne fondue !

Asiri Ayurvedic Treatment and Yoga

Welle Dewalaya Road, Unawatuna, SP-Galle Sri Lanka

asiriasiri@yahoo.com

Closenberg Hotel-Spa

11 Closenberg Road, Galle 80000, Sri Lanka
www.closenburghotel.com



Naviguer est votre plaisir.
Le sauvetage est notre passion.

Devenez membre sympathisant :

www.sisl.ch/geneve

www.facebook.com/SauvetageGeneve

AVEC LE SOUTIEN
DE LA
VILLE DE GENÈVE



Dans le sillage de Magellan

Depuis son départ de Séville au printemps 2015, *The Ocean Mapping Expedition* a franchi un premier océan qui paraît soudain anecdotique, l'Atlantique, quand le passage du détroit de Magellan huit mois plus tard laisse entrevoir l'immensité d'un deuxième au parfum d'inconnu, le Pacifique.



Carnet de bord, 1^{er} épisode : Séville, 13 avril 2015 – Valdivia, 17 février 2016

SAMI LINDEN

Dans la nuit du lundi 13 avril 2015, un coup de corne résonne dans la douceur de Séville. Les ponts sont levés en aval de la ville et sur les eaux noires du Guadalquivir, *Fleur de Passion* entame sa descente vers la mer, lentement. La magie de l'instant, quand le quai s'éloigne, fait oublier cinq mois d'une course folle pour que l'expédition puisse s'élancer au printemps en vertu d'un impératif météo on ne peut plus clair : franchir le détroit de Magellan en fin d'année, pendant l'été austral chilien. Oubliés, les cinq mois de chantier à Portimão, au Portugal ; oublié le pont encore jonché, quatre heures avant le départ, de tout ce qu'un vieux gréement de 33 mètres embarque en pareilles circonstances, vivres, matériels, pièces de rechange... Oubliées ces années de rêve et de détermination à construire le projet, à le porter contre vents et marées. Est-on vraiment prêt ? Qu'importe. En cette nuit sévillane, il faut simplement savourer d'avoir largué les amarres sans l'être totalement. Sans quoi, serait-on jamais partis ?

Rabat, Las Palmas, Mindelo, Bahia : par dessus l'Atlantique

La courte semaine de navigation vers Rabat donne le ton animalier de ce que seront les prochains mois en la matière : un festival de cétaqués ! Des globocéphales ouvrent le bal, surpris au petit matin alors qu'ils dorment à la surface, immobiles sur une mer qui ne l'est pas moins. Le premier équipage sur le pont en ce début d'expédition (ils seront trois à se succéder à raison de deux mois chacun) troque un stress contre un autre : la prise en main des deux programmes scientifiques du bord. En partenariat avec le Laboratoire d'applications bioacoustiques (LAB) de l'Université polytechnique de Catalogne, une cartographie de la pollution sonore des océans, fléau invisible dont la communauté scientifique commence tout juste à mesurer l'ampleur et l'impact sur l'écosystème marin. Et en partenariat avec l'association genevoise Oceaneye, une cartographie des contaminations plastiques, autre réussite des temps modernes. Point de scientifique à bord pour mettre en œuvre les équipements dédiés, capteurs acoustiques et filet de prélèvements d'eau de mer, c'est l'équipage qui s'en charge avec l'aide des passagers. Ou de Darius, 15 ans, premier « stagiaire-mousse » à embarquer dans le cadre du programme de

réinsertion *Jeunes en mer*. Au total, ils seront dix-neuf ados ou jeunes adultes à expérimenter les bienfaits du large, par deux ou en groupe.

Après Rabat : Las Palmas puis Mindelo et Praia au Cap Vert, grand classique des transatlantiques. Escales techniques rythmées par le départ ou la venue de nouveaux passagers. Sentiment de familiarité sous ses latitudes proches. Au bout des six semaines de traversée, l'Amérique du sud s'annonce enfin à Fernando de Noronha, au large de Natale. Puis se concrétise à Salvador de Bahia. Nous sommes début juin.

Rio, Buenos Aires, Punta Arenas : descente vers l'été austral

La baie de Rio 500 ans avant comme si on y était ! Des caravelles ventruées dodelinent, immobiles, sous des ciels de feu. Tom Tirabosco n'a pas résisté au plaisir de fixer cette scène imaginaire. Façon carnet de voyage, voilà à quoi a dû ressembler l'arrivée de la flotte magellanique. Le spectacle aujourd'hui est tout autre et c'est bien pour cela que tout au long du périple, des illustrateurs de bande-dessinée se succèdent à bord. Pour le cartographe à leur manière. Nous tendre un miroir dans lequel réfléchir au sens d'une expédition autour du monde en ce début de XXI^e siècle, dès lors qu'il ne s'agit pas de reproduire la geste conquérante, avide et néanmoins tellement romantique de ce lointain passé mais bien plutôt de s'interroger sur notre rapport à la planète mer. Quelle est notre île aux épices aujourd'hui ? Quel peut bien être une relation apaisée au monde qui ne soit pas irrépressible besoin de prédation ?

Au Brésil, fin août, le nouveau jeu de voiles finit par arriver mais ce n'est pas tout. Il faut aussi mettre en chantier une structure de protection du poste de pilotage en prévision des latitudes patagoniennes. Les travaux se poursuivent tandis que le bateau fait route vers l'Argentine et l'été austral. L'expédition alors se met progressivement en mode confins du monde. L'escale à Buenos Aires en octobre et les fastes du Yacht Club Argentino offrent un peu de répit. Mais par la suite, la mer ne présente plus la même rondeur et les côtes au loin perdent en chaleur. Les prélèvements d'eau de mer, eux, continuent à révéler leur teneur systématique en particules plastiques, on l'apprendra par la suite quand la trentaine d'échantillons collectés depuis le départ aura été analysée au Laboratoire central environnemental de l'École polytechnique fédérale de Lausanne.

L'aventure

Quelque 500 ans après Ferdinand de Magellan et le premier tour du monde (1519-1522), quelle est notre île aux épices ? Quelle richesse matérielle ou immatérielle nous faut-il trouver pour relever les enjeux de développement durable d'aujourd'hui ? Le 13 avril 2015, *Fleur de Passion*, plus grand voilier battant pavillon suisse avec ses 33 mètres, s'est élancé de Séville dans le sillage du célèbre navigateur portugais pour répondre à cette interrogation dans le cadre de *The Ocean Mapping Expedition*, tour du monde de quatre ans (2015-2019) mêlant programmes scientifiques, socio-éducatifs et culturels. L'objectif de cette expédition en forme de jeu de miroir entre passé et présent, conçue et mise en œuvre par la fondation genevoise Pacifique, consiste à cartographier la pollution sonore et la contamination plastique des océans. Elle permet à des jeunes en rupture de se forger de nouveaux horizons au contact des exigences de la vie en mer tout en étant les témoins privilégiés de ces problématiques. Elle embarque aussi à tour de rôle des illustrateurs de bande-dessinée, qui cartographient à leur manière l'état de la planète. Ou de simples passagers épris de mer, de rêve et d'ailleurs. L'objectif est d'être de retour à Séville en août 2019, date qui marquera formellement le départ de l'expédition de Magellan.

Pour suivre *The Ocean Mapping Expedition* ou embarquer pour l'aventure à bord de *Fleur de Passion* : www.omexpedition.ch

Le détroit de Magellan : entrée dans un nouveau monde

Arrivée à Punta Arenas le 20 novembre au terme de six mois de descente vers le sud. Fin du monde atlantique et entrée dans les méandres patagoniens au parfum déjà Pacifique et d'inconnu. Une réplique du *Victoria*, seul survivant des cinq bateaux de Magellan, rappelle l'épisode. Espaces millimétrés, réduits au strict nécessaire. Et aucun des instruments sans lesquels quiconque refuserait de prendre la mer aujourd'hui, vertigineux !

Été austral, disait-on ? Frimas brouillardoux, neige sur le pont un beau matin et pluies glacées cueillent à froid l'enthousiasme de l'équipage. À l'extérieur, n'en parlons pas et à l'intérieur non plus, ce ne sont pas les deux petits chauffages d'appoint qui changent la donne. C'est néanmoins là, sur la table du carré, que Pierre Wazem dessine tellement c'est im-

possible dehors. Des glaces à la dérive. À terre des sols qui n'en sont plus tant ils regorgent d'eau. Les premiers jours sont rudes dans ces eaux agitées de violents courants. Chaque mouillage est une acrobatie qui impose de tendre deux longues et solides amarres pour assurer le bateau contre tout risque de dérapage. Et dire qu'à l'époque ils y naviguaient uniquement à la voile...

La majesté des lieux, l'extraordinaire richesse de la faune observée mettent du baume au cœur – cétaqués de toutes sortes, lions de mer, renards, albatros, condors... Dans ces paysages inchangés et comme hors du temps, les enregistrements sonores se poursuivent, qui livreront bientôt leurs secrets sur ces confins du globe qu'on voudrait croire épargnés de toute pollution. Les prélèvements d'eau de mer remontent beaucoup de krill et de matière végétale, à première vue.

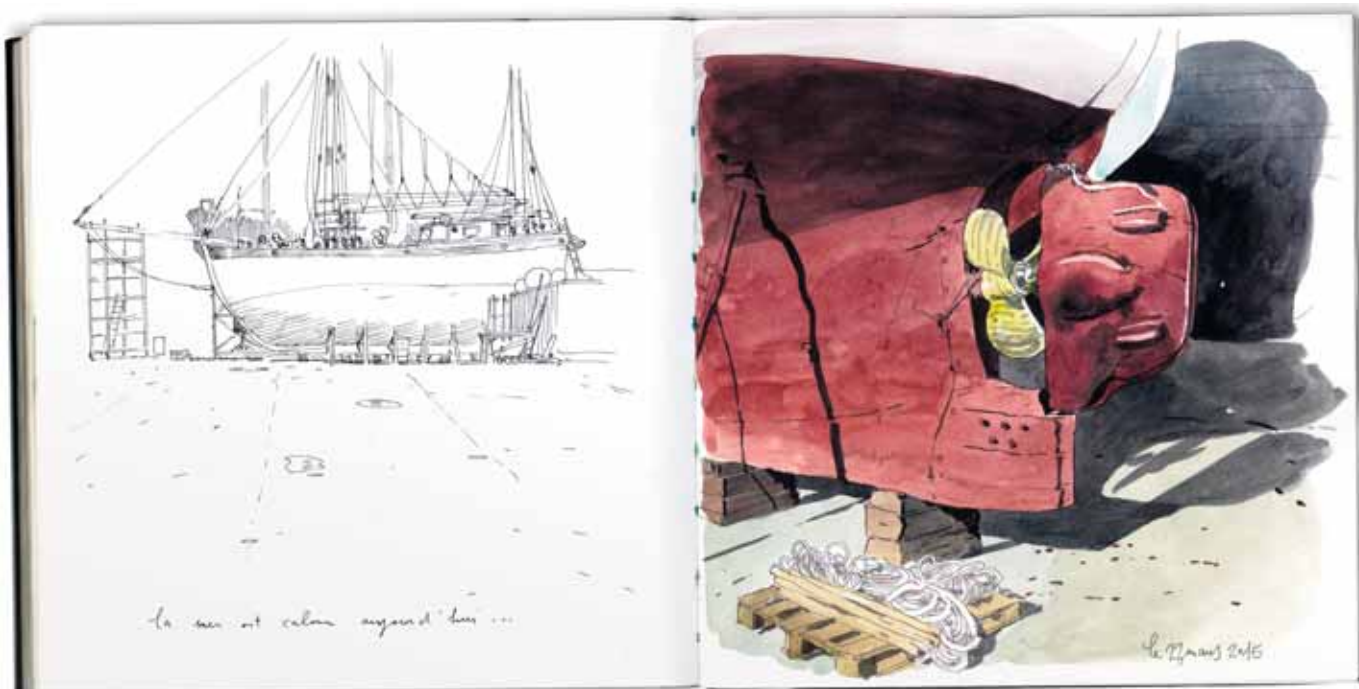
Le Pacifique : face à l'immensité du monde

Arrivée à Puerto Natales fin décembre. De vieux feux de détresse périmés servent à marquer la nouvelle année. Puis, en ce début janvier 2016, c'est l'entrée progressive, ô combien émouvante, dans les eaux du Pacifique, amples, clémentes à leurs heures. La traversée du Golfe des Peines n'en apporte pas une, de peine. Mais plus tard après Chiloé, des houles croisées et un vent de face en laisseront plus d'un sur le carreau. Ceci est le Pacifique, donc. Ces eaux argentées sous un ciel laiteux sont celles du Pa-ci-fique ! Cette ligne d'horizon-là en revanche n'en est pas une. Elle ouvre sur cette immensité insoupçonnée que Magellan, en son temps, révéla au monde.

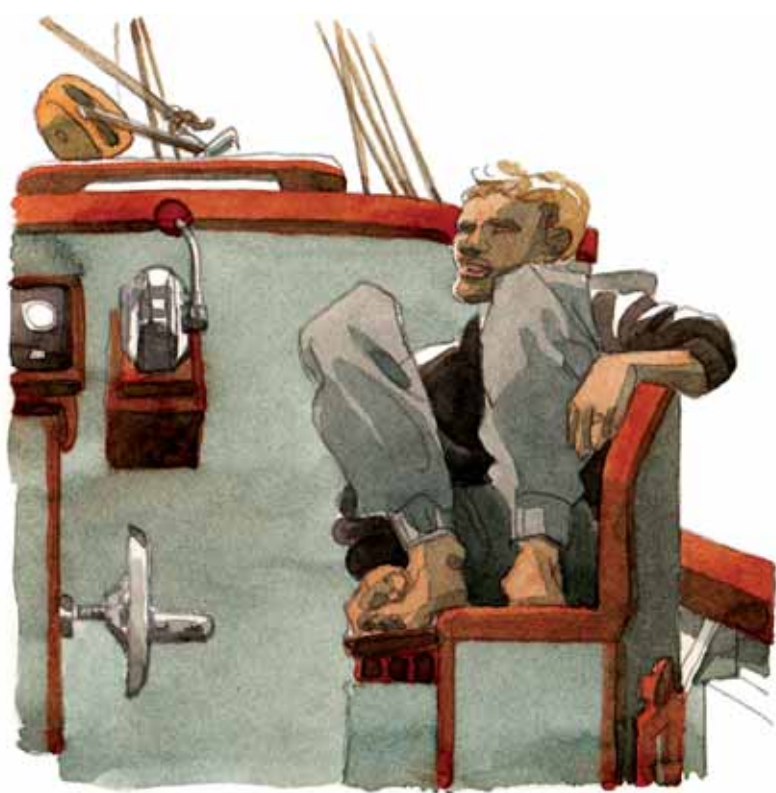
Depuis Puerto Montt, remontée vers Valdivia. Six jours dans le Golfe d'Ancud et le canal de Chacao, entre Chiloé et les rives déchirées du continent. Finalement, sur les eaux calmes du Rio Valdivia, il bruine quand *Fleur de Passion* s'amarré en aval de la ville, en cette matinée du 17 février. L'escale alterne énièmes travaux de maintenance et visites à bord de la nombreuse communauté helvétique de cette « région des Fleuves » grande comme une moitié de la Suisse. En attendant de reprendre le large pour la traversée du Pacifique, début avril. En direction de l'île de Pâques, de Tahiti, puis de l'Australie via les îles Cook, Samoa et Fidji...

Double page suivante : extraits des carnets de bord de Zep, Matthieu Berthod, Tom Tirabosco, Pierre Wazem et Paggy Adam.

Prochain épisode : D'un Pacifique, l'autre



ZEP
Chantier de préparation du voilier à Portimão (Portugal), mars 2015



25 avril.
Au matin, terre brûlée en vue : Lanzarote. Remontons la côte ouest de l'île jusqu'au mouillage près de Playa Blanca.
Disertons sur la relative laideur de l'urbanisme côtier, pour conclure que l'ensemble est plutôt homogène et en fin de compte assez charmant. Sans cela, l'île semble n'être qu'un désert de vieilles roves, noires, rouges, noires, rouges, ochres, grises...



254 Lanzarote - Samedi matin - 13h.

MATTHIEU BERTHOD
Séville-Las Palmas (Espagne), avril 2015



TOM TIRABOSCO
Salvador de Bahia-Rio de Janeiro (Brésil), juillet 2015



Festival de sauts de baleines.
Durant 4 heures, nous observons, de bâbord à tribord, le grand spectacle des baleines à bosse sautant et retournant dans d'incroyables gerbes blanches. La population de baleines à bosse de l'Antarctique remonte pour mettre les dents dans les eaux chaudes du Brésil. Nous croisons leur migration. Aux Antilles, elles sont en sécurité et siment l'attacher en groupe. Sublime coïté de soléil, une dernière baleine élance ses 15 tonnes dans le ciel enflammé. Restons émus et reconnaissants de ces moments magiques. Antoine a réussi quelques belles photos.



A PUERTO NATALES DE QUITTER LE BATEAU ET SON ÉQUIPAGE ME FAIT "TRANSPIRER DES YEUX". HEUREUSEMENT LE ZODIAK EST TELLEMENT BALLOTTÉ DANS LA BAIE QUE, POUR CHANGER, ON EST TREMPÉ JUSQU' AUX OS ET AINSI MES LARMES PASSENT INAPERÇUES.



LE FORT VENT NOUS OBLIGE À PRALONGER NOTRE SÉJOUR DANS LA BAIE QUEMCHI. DU VENT, PAR LCI, IL Y EN A BEAUCOUP. DANS LA GRANDE DISTRIBUTION DES ÉLÉMENTS LA PATAFOQUE A SURTOUT MÊME LE VENT ET LE CIEL... ASSÈZ POUR D'AUTRE CHOSE.



C'EST ENFIN LÀ QUE NOUS CROISONS QUELQUES AUTRES VOILIERS SOLYTAIRES AVEC QUI NOUS CHERCHONS QUELQUES INSTANTS... MOMENTS TOUTOISES D'ÉCHANGE S'ENTENDRE DES VOIX D'ACCROCHER ET IMAGINER LE TETE LE-BAS SUR UNE BOULANGER SAUTILLANT, UN POU COMME HINGÉ, POUR UN TEMPS.



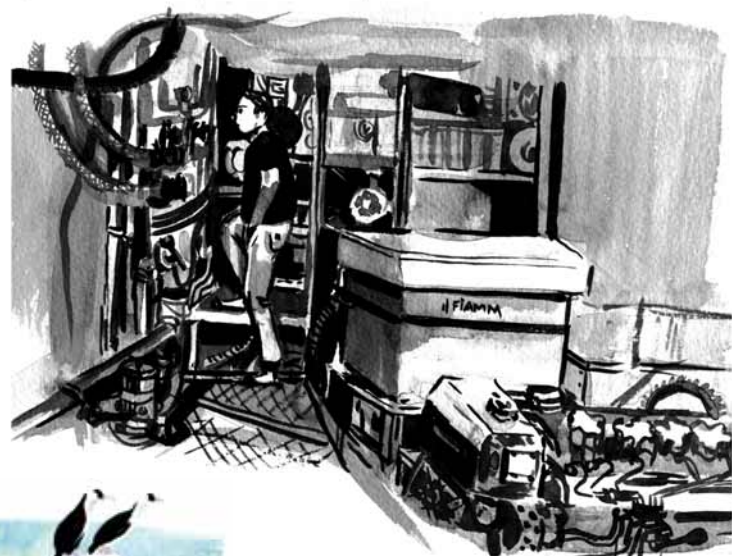
TOUTE LE CIRQUÊTE OFFICIEL DE CETTE ÉTAPE ME DONNE DES REMARQUES DE ME PAS DÉTACHER PLUS... IL EST BEAUCOUP SA CAMÉRA POUR TOUT LE TEMPS. TOUTES LES SITUATIONS TREMPÉS JUSQU'À LA MOELLE ÉPONDRE. SANS PENTE QUE DE RETOUR EN ARGENTINE IL AURA PLUSIEURS ANS POUR SÉCHER!

PIERRE WAZEM

Punta Arenas - Puerto Natales (Chili, détroit de Magellan), décembre 2015

Dimanche 14/02: Départ pour Quemchi, petite ville de l'île de Chiloé, habitée par des clans de chiens errants très agressifs envers les moteurs, voitures et motos subissent leurs assauts. Le voilier est cerné de méduses gigantesques et dangereuses, si j'en crois le prospectus affiché dans le bateau.

Mardi 09/02: Départ de la marina pour Estero Chope.



Grégoire inspecte la salle des machines



Des cormorans se reposent sur les bouées le long de la côte



Golând dominicain. *Larus dominicanus*. (me regardant droit dans les yeux)

PEGGY ADAM

Puerto Montt-Valdivia (Chili), février 2016



Que dit l'oiseau au milieu de nos jours

Souvent nous nous sommes levés de bonne heure, à l'aube, pour venir nous égarer en Rade de Genève, nous imprégner de la Jetée des Pâquis. Le dessein n'était pas d'y retrouver le temps perdu, mais simplement quelques amis fréquentant ce point précis de la Terre pour observer la faune ailée.

DESSINS PIERRE BAUMGART
TEXTE ET POÈMES GILLES MULHAUSER

L'oiseau était au centre des regards, ou à leurs croisements. Il révélait une altérité pure et une humble présence, mues par des forces spontanées que l'explication scientifique ne remplissait pas suffisamment. Étudiants alors, au seuil d'une vie à façonner, nous découvrions ensemble les différences de silhouette ou de posture, nous dissertions sur l'aiguisement des becs ou les effets des plus belles plumes, nous croquions avec émerveillement les prémisses d'un premier arrêt depuis les mers septentrionales ou les esquisses d'un envol pour les chaleurs du sud.

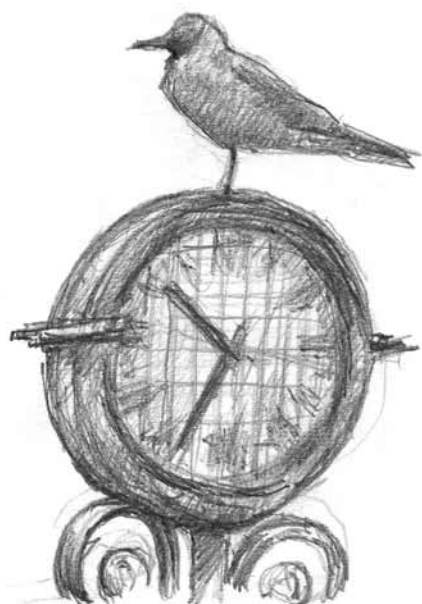
L'évocation des provenances lointaines – Svalbard, Caspienne, Baltique, Frise, Orcades – insufflaient d'imprécises idées dans nos têtes urbaines, que nous dépasserions un jour en nous rendant à ces origines. Pourtant, forts de leurs milliers de miles parcourus, goélands et mouettes, harles et grèbes, bécasseaux et chevaliers s'incarnaient là, devant nous, dans une réalité biologique qui laissait encore tant de place au mystère.

Pensant être bien vivant et les pieds sur terre, certains vers nous rongeaient déjà gravement l'intérieur des tempes: «L'oiseau, de tous nos consanguins le plus ardent à vivre, mène aux confins du jour un singulier destin. Migrateur, et hanté, acharné d'inflation solaire, il voyage de nuit, les jours étant trop courts pour son activité.» «...il peuple de son spectre la prophétie des nuits. Et son cri dans la nuit est cri de l'aube elle-même: cri de guerre sainte à l'arme blanche.»*

Et ce monsieur Léger (Saint-John Perse), qui semblait avoir percé une bonne part du mystère, aiguisait la cohorte de nos questions: que vient dire l'oiseau au milieu de nos jours, cette irruption du sauvage au cœur de la ville, cette fragilité sans cesse en mouvement, ces si longs déplacements nourris de quelques miettes?

«...et sous la courbe du vol, la courbure même de la terre... L'alternance est sa loi, l'ambiguïté son règne.» «Ascétisme du vol!... L'oiseau, de tous nos commensaux le plus avide d'être, est celui-là qui, pour nourrir sa passion, porte secrète en lui la plus haute fièvre du sang. Sa grâce est dans la combustion.»*

Alors sans barrières, vers la fin des années 1970, la Jetée s'élançait dans les brumes de



Dans ce temps sévère à l'épais de l'eau
 Qui en devient dure à fendre
 La foulque se penche

Ombre adoucie de flocons
 Elle repousse le pli des verts
 À des lendemains plus cléments
 Pour qu'ils cèdent à l'odeur du lac



Morillon plongeant sous les rayures de surface
 Quête zébrée qui vers l'obscur s'efface
 Sous les bavures du miroir
 La griffure du soir

Engoncée dans le feutre de ses bruns
 La femelle posément respire
 Portant sur son dos, perles d'embruns
 Du profond, le souvenir



l'été finissant et entrant dans l'automne avec,
 en seul écho, les notes flûtées des courlis, les
 rires moqueurs des canards, les appels des
 mouettes. Oui, l'oiseau nous parlait de son
 humble palpitation, de son immanente adhé-
 sion au voyage. Qu'il ait choisi de s'arrêter
 furtivement ou de s'établir en Rade - enton-
 noir ou éventail selon le sens que chacun lui
 donne - toujours il communiquait à la fois sa
 présence forte et ses énigmes!

Depuis, nous sommes revenus maintes fois
 sur la Jetée nous baigner dans ses ambiances, ses
 messages, ses paysages. Et à toutes les saisons
 depuis, l'oiseau nous a proposé quelques ré-
 ponses, tout en ouvrant des questions supplé-
 mentaires. Essayant de saisir la forme, l'énergie,
 la substance des différentes espèces par le
 croquis, la gravure et la poésie, l'oiseau nous
 a singulièrement interpellé dans ses façons de
 conjuguer la relation à l'air et à l'eau, de relier
 le proche au lointain, de dialoguer avec les
 reflets entre surface et profondeurs.

*Saint-John Perse, *Oiseaux*, Gallimard, 1963.



Plonger des dix mètres

La terre en son ocarina six trous perçants s'éternise à tourner par le ciel ses trente-six ventres palpitations paisibles mais bientôt tous par les hommes, imbéciles & strictement profiteurs tous tués les si beaux ventres sous le bleu ciel durable sur nos têtes qui est en-haut. Pourtant, pur-sang, on le distingue encore très bien heureusement le mot. Le mot fragile intense qui flambe.

Comment décrire maigre humaine & sottise rationalisée toutes deux algorythmées agissantes aujourd'hui par le monde? L'algorythme est un crotale. L'algorythme est un cobra. Qui vous tue par la tête. Comment dire suicidaire médiocrité vivante à tous petits jus profiteurs & poudre aux yeux-rikikis des agenouillés soumis du consentement au vide. Ovide, diable comment dire l'obscénité de ces sourires conviviaux? Comment dire courageux véritables demains à vous doux enfants nus éblouis? Éblouissants & doux aux cents dessus-dessous de la terre exigeante par le ciel noir cloué d'étoiles, qui boule, la terre. Ça vient! Des quatre horizons enfin ça court... mais tout ce sang en feu dans les fontaines!

Ivan Toumanov

JEAN FIRMAN

C'est à Genève. En lettres rouges au beau milieu de la ville. On le voit du pont du Mont-Blanc, net & perçant vif toutes brumes, le grand gros mot si clair de six lettres, on le voit très bien, assis ou debout dans le bus où les gens *jamais ne bougent*.

Où ils ont éteint leurs yeux comme des mégots sur la tête du serpent qu'il faut, Calvin l'a dit tant que les musulmans, les juifs, les protestants, les catholiques, les anarchistes, les socialistes, les unions déliquescents du centre, les *new age*, les protozoaires, les chamaniques & autres increvables baudruches laïques & religieuses tortionnaires du moindre vivant & de la simple audace d'être, oui qu'il faut toujours du talon écraser les mégots ainsi que la tête même des serpents jusqu'à la fin des temps du talon tournant éclaffer par terre, oui il le faut. C'est écrit comme un débile indélébile dans les livres.

Dans le bus où ils vont ayant menotté du dedans leurs mains pourtant que Dieu & Nietzsche désiraient tant toutes affranchies des dix doigts qu'elles bougent, qu'elles dansent denses à la caresse au frémissement, et leurs innombrables doigts au sentiment des choses à toucher, à caresser, des ultra-belles nouvelles nées en plein relief tiède & rose un peu de la vie véritable. Non, mains mortes & doigts gourds. Dents serrées, salive intime de haine. Salive sèche d'obsidienne.

Par les «réseaux sociaux», terme squelettique immonde, par les faisceaux catatoniques en réalité, qu'avec applications l'on applique sur petit écran des deux pouces.

Ô pauvres doigts préhenseurs aujourd'hui ratatinés en tétaniques marteaux qui ne frappent plus qu'au vide aigu des écrans bleus du bleu le plus livide, le plus limé & le plus gazé que les hommes, les femmes & tous leurs fruits de viande par toute l'histoire de la terre qui boule au noir ciel cloué d'étoiles aient jamais connus.

Mais le mot, en son sein rouge qui couve tapi, lové, l'éblouissant zigzag, oui, on le lit encore du pont du Mont-Blanc depuis le taxi aussi, Mercedes à gros cube haineuse menteuse nettoyée plus *clean* que l'apocalypse consentie par tous (pour peu qu'elle soit durable et conviviale) & qui pue fausse lavande & véritable naphthaline – tapis noirs à moquette hérissée gomina – (le taximan vient de sonner trente ans, visière stupide sur la nuque sa casquette s'engraisse & c'est brûlé «maman» sur son biceps), oui on le voit nettement à travers la fenêtre cachotière teintée plus sombre encore que la noire lunette qui cache les yeux qui chialent à regarder la fracassée intime du



monde. Cette lunette fracassée des chiottes du dedans que chacun connaît.

Oui, on le voit quand même gravé dans le ciel à droite du pont blanc là-bas vers un nord-est, vers la cité Lausanne, que ton cervelet & ses jus roses & bleus sans peine enregistrent, il est marqué depuis voici deux ans au plongeur des dix mètres il est marqué le mot nu de six lettres

poésie

qu'est-ce que ça veut dire, poésie en un mot ligoté, en un mot étroitement attaché contre cette haute balustrade, l'ultime, celle à dix mètres dans le ciel oui de Genève qui donne sur le vide. Ce nom : poésie jamais frappé si haut pourtant par aucune ville du monde.

Voici l'échalote violette & voici ses peaux d'espoir.

Plongeur! Plonges-en donc nu tout entier pour voir. Qui gratuitement donne sur toute la hauteur de l'en-bas. Celui qui te balance & te propulse à la profondeur ailée des grands dessous bleus dix mètres plus bas dans la lumière, dessous bleus tremblants qui vibrent. En la peau d'eau pire dure que béton. À l'instant pur que ton front la frappe & la perce.

Surmontant le vertige en tes mollets à ventre ahuri de lièvres tout juste nés qui tremblent. Sur la castagnette charnelle où retentissent & claquent les rotules ovales, plongeur des dix mètres, frisson d'aigle, loupes & castagnettes, je le redis des deux genoux.

D'ailleurs c'est du vitrail sacrément fragile tout ça. C'est de la clarté libre. Comme un qui voit d'en-haut. Comme un qui voit d'en-bas. Par l'immense trou sacré de la lumière. C'est de la peau du ciel. De la peau qui fronce comme la peau du lait. Qui couve ses quatre œufs de tigre sur la digue des Bains. Aux Pâquis de

Genève. Lumière nette & douce plein dans les yeux, saut de l'archange ô mon amour. À contre jet d'eau je me balance. À toutes bulles je me lâche & m'élançe. Je me jette en toi d'en-haut, eau mon amour.

Eau tendre, eau dure de toute eau du monde. La source, le torrent, l'océan, le violet, le bleu, la transparence frémissante des méduses et cette lumière en tranches par les cieus aux valises noires des contre-altos-cumulus qui antilopent & qui gazellent nuques souples dans le ciel leurs zigzagantes saccades improvisées. & rauques superbement. Que la vie enfin d'amour comme une eau vive te ravage!

Merci de demeurer brefs! Plonger des dix mètres. Mieux que la NASA, mieux que le CERN viser la nano-seconde où le soleil explose. Soleil d'eau turquoise éclatant en ton



front, à tes tempes tout en bas le plongeur des dix mètres.

Je tombe en toi, eau mille par le monde, comme l'oiseau en toutes veines bourrées de sang des ailes aux petits os si clairs qui chantent. Et je pénètre de toute épaule, et j'enfonçe à libre grand poitrail l'enclume vive de l'eau – ah l'éclaboussée des bulles, ah l'intense jaillissement, ah l'embulbée des eaux, ah la brassouse, ah la gigotée chantante des grenouilles. Ô le sacré vertige chacun d'être soi-même! Ô l'horizon des deux mains seules qu'on soulève.

Si c'est pas beau les choses délicates puissantes qui frémissent, eau violette de pleine houle, déchirée fumante de la tête, crêtes de sel, sous le vent roux qui ne montre sifflantes plus que deux aiguës canines, eau la souple, la puissante, la souveraine, la si longue, eau goutte à goutte agglutinées comme à l'œuf du paon doux ma tendre, ma vraie si tendre, eau ma vive sortie nue des arrachées somptueuses de la roche, eau ma bleue qui chante le doux puissant de la tombée du ciel, eau ma verte venue du ventre de la terre, eau ma violette dont la fiole est sertie d'onyx & de basalte, eau ma colère contre les hommes qui s'activent tous à blanchir jusqu'au lit de l'océan vide la barrière de corail.

Jusqu'à la transparence, ma mère m'a dit quand je flottais dans l'eau exacte de son ventre de femme qui vivait sur la terre, plonge, plonge, plonge mon fils, tu saisis peut-être l'étincelle.

Elle ignorait la pauvre ma mère que Mark Zuckerberg & les réseaux sociaux avaient recouvert le désert humain d'une très maligne petite pellicule bleue. À fin d'en éclaffer le plus possible. Afin de croire que l'eau!

Mais Zeus pourtant, ses frangines & ses frangins restés libres, jamais ne s'y fracassent la tête. Qu'en témoignent les scanners!



UN ROMAN-PHOTO DE BERTRAND THEUBET
PHOTOGRAPHIES DE FAUSTO PLUCHINOTTA

Pour son enterrement de vie de jeune fille ...



Nina doit se transformer en sirène... les yeux bandés.
Mais ce jour-là, une troublante coïncidence
va bouleverser la vie de Nina.

Au même moment, par le plus grand des hasards,



Paul débarque pour son enterrement de vie de garçon.



Son gage ? Il doit s'adresser à une inconnue...



Sur le grand plongeur, Nina cherche désespérément
à enfiler son costume.



Paul semble emprunté devant l'inconnue.
Ses copains l'encouragent.

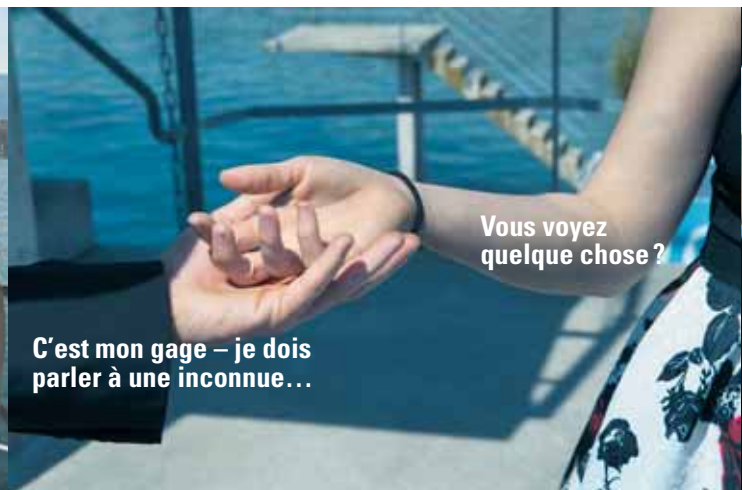


Je peux vous aider ?



C'est stupide, c'est
un jeu stupide...





Les copines de Nina s'impatientent. Mais Nina ne réagit pas à leurs appels.



Nina et Paul sont troublés.



Les copains s'impatientent, Paul les ignore.



Les copines de Nina sont inquiètes...

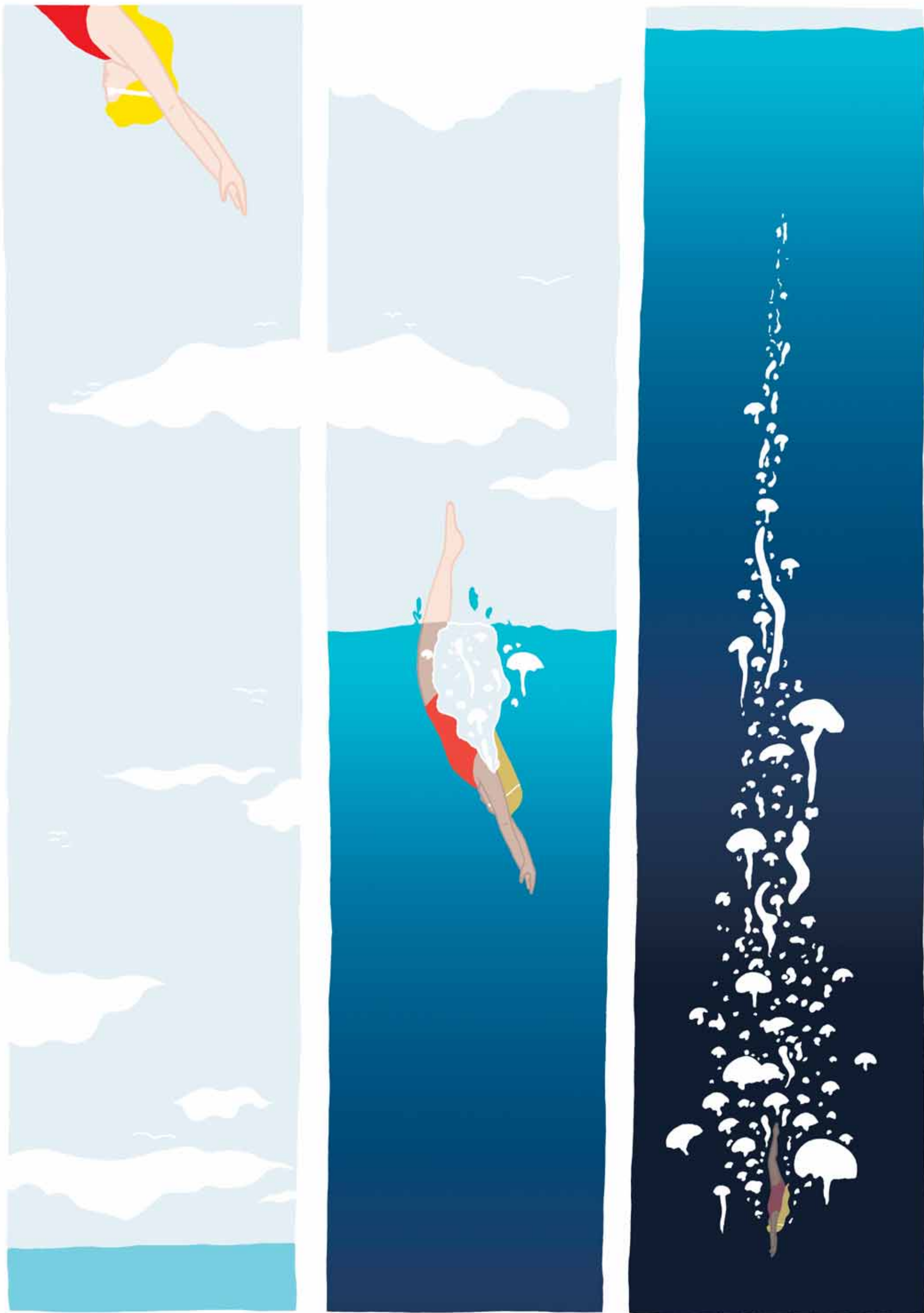


Une étrange sirène flotte au pied du grand plongeur.

Tandis qu'au loin une barque...



Avec Luana Marchi (Nina), Nathan Luncker (Paul),
les copines: Beccs Jones, Natacha Michel, Léa Payró, Marie Suggit,
et les copains: Guillaume Bankowski, Denis Braun, Stephan Carraux, Daniel Meyer.
Remerciements à Sylviane Baillif, Julien Brulhart, Hamid Chidmi, Serge Desarnaulds, Françoise Nydegger.



CHRISTELLE BONNY

L'illustration de Christelle Bonny, élève graphiste de 3^e année au CFP Arts appliqués, séquence l'action d'une plongeuse en trois images dont la combinaison se révèle forte et subtile. La confrontation équilibrée de l'air et de l'eau, l'effet miroir en clair-obscur que ces éléments font ressortir, l'alliance des couleurs chaudes pour la jeune fille, froides pour les éléments et le rythme généré par la succession des plans, fascinent par leur harmonie. Élégante, calme et athlétique, cette jeune femme est rassurée par le rituel de son plongeon aux Bains des Pâquis qui lui permet d'oublier les difficultés quotidiennes et de se recentrer sur ses émotions en toute sérénité.

Frédéric Ottesen, directeur CFP Arts appliqués

Les magistrats parlent des Bains

Un espace de convivialité indispensable à Genève

C'est un fait indéniable : le succès et la popularité d'un lieu public repose avant tout sur son acceptation, dès lors son appropriation par le public. L'histoire des Bains des Pâquis a beaucoup à nous apprendre en ce sens. Le combat des citoyens genevois à la fin des années 80 pour les sauver en est le meilleur exemple.



ANTONIO HODGERS*

Les Genevois avaient bien compris que ce lieu à l'atmosphère unique allait être dénaturé, son esprit trahi par la destruction-reconstruction projetée quelques années auparavant. Ne dit-on pas très justement que le mieux est l'ennemi du bien? La victoire de l'Association d'usagers des Bains des Pâquis qui s'était constituée pour défendre ce lieu a mis un terme à toute velléité de transformer cet endroit.

Depuis ce jour, l'attractivité et le succès de cette institution n'ont fait que croître. Plus qu'un simple lieu de rencontre et de baignade,

cet espace a diversifié son offre dans les domaines culturel, associatif, événementiel, culinaire (ah! la fameuse fondue au crémant), sportif et j'en passe. On s'y presse, on y accourt, on s'y prélassé, été comme hiver, pour voir ou se faire voir... c'est une évidence, ce lieu ne connaît pas la crise!

Ces Bains sont un exemple de réponse à une population toujours croissante en quête d'espaces publics et autres lieux de détente, de rencontre et de socialisation. En tant que ministre chargé de l'aménagement du territoire, cette problématique est au cœur de ma vision de la ville. C'est aujourd'hui que nous construisons la ville de demain, où il fait bon vivre et qui privilégie les espaces verts et naturels. Certes, l'exiguïté du territoire cantonal,

même si nous devons développer encore notre vision de l'agglomération transfrontalière, nous impose de construire dense pour ne pas gaspiller le sol. Mais nous devons le faire sans oublier d'aménager des espaces de respiration, indispensables au bien-vivre ensemble. À l'image de l'histoire des Bains des Pâquis, la réflexion dans l'élaboration des nouveaux quartiers doit intégrer autant et dès que possible la population. Concertation, explication, discussion, adhésion puis appropriation sont les maîtres mots de la réussite d'un projet.

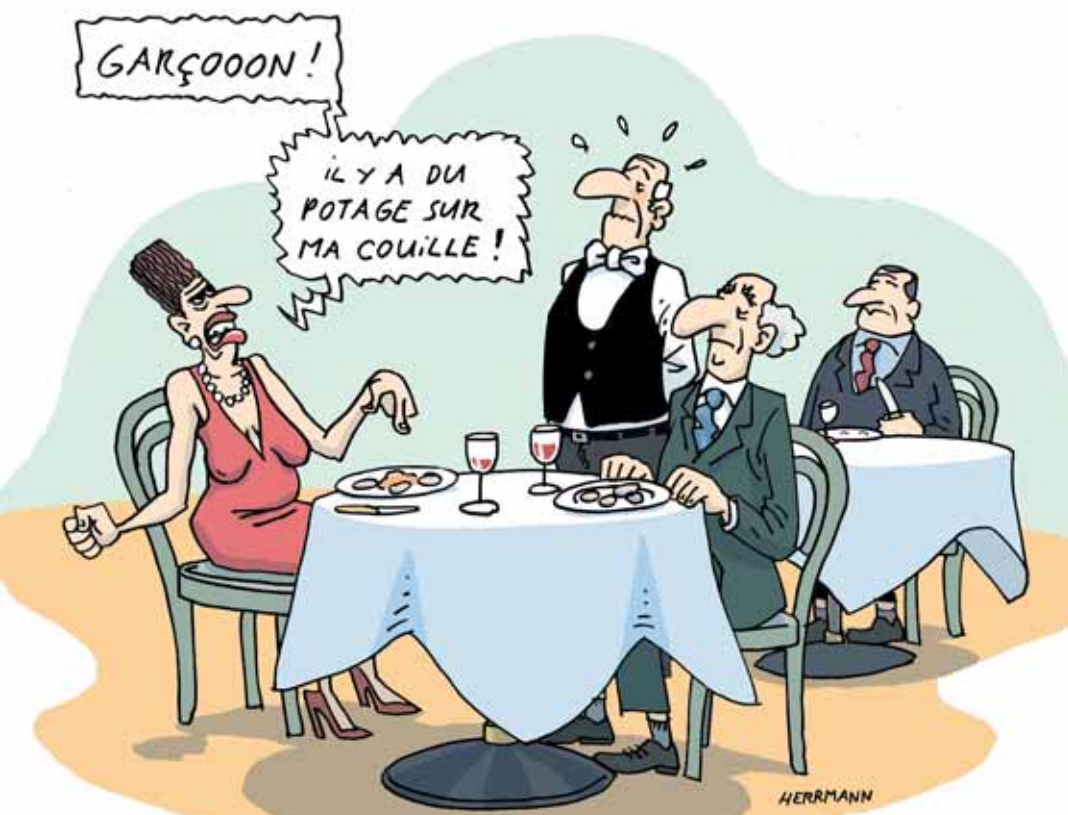
Mais quels seront les lieux de détente du futur, qui viendront compléter et diversifier l'offre des Bains des Pâquis? Je pense d'abord tout naturellement à la Plage des Eaux-Vives, tant attendue par le peuple genevois. Le grand projet Praille-Acacias-Vernets (PAV) sera quant à lui doté de plusieurs espaces publics, en particulier d'un grand parc; la promenade des Crêtes, qui s'étendra jusqu'à Lancy, sera un véritable lieu de vie, de rencontres et de détente grâce à ses aménagements, ses espaces arborisés et son mobilier urbain; la remise à ciel ouvert des rivières au sein de ce futur quartier faciliteront le retour du contact avec l'eau, élément naturel tant prisé par les habitants et autrefois enfoui sous terre. À Bernex, un parc agro-urbain avec ses champs, sa ferme et son parc public servira de lieu d'échange et de valorisation des produits agricoles. Une esplanade centrale et une ouverture repensée sur l'Aire amèneront encore des lieux de détente au futur quartier des Cherpines, à cheval sur les communes de Confignon et Plan-les-Ouates.

Arrivera-t-on à insuffler autant d'âme, à instaurer une aussi belle ambiance dans ces futurs lieux de détente que celle qui règne aux Bains des Pâquis? Je l'espère vivement. Et j'encourage les Genevois à se les approprier, à les faire vivre, à les animer. Les pouvoirs publics aménagent des poumons de verdure. Mais ces derniers ne peuvent vivre et perdurer qu'avec l'âme et le cœur des habitants des quartiers qui les fréquentent.

* Conseiller d'État chargé du Département de l'aménagement, du logement et de l'énergie.

Photographie Fausto Pluchinotta

Comment j'ai rôti des joyeuses d'agneau



JÉRÔME ESTÈBE

Vous connaissez sans doute la rectitude morale et le sens aigu du bon goût qui caractérisent ce journal lacustre, et cette chronique en particulier. Ici, le verbe est corseté, le petit doigt érigé et le propos convenable. Oui, Madame. Et ce ne sont pas les affriolantes effluves d'un printemps sévèrement séveux et chlorophyllique qui nous feront dévier de cette ligne vertueuse. La direction présente donc, par avance, toutes ses excuses si le texte qui suit présente certains termes anatomiques susceptibles de choquer le lecteur. Le lecteur coincé du bulbe, en particulier.

Car aujourd'hui, on va vous causer couilles d'agneau. Couilles, couilles, couilles (*hum... désolé mais c'est tellement bon de tapoter ce mot-là sur un clavier d'ordinateur châtié*).

Couilles d'agneau donc, que la triperie baptise pudiquement rognons blancs, frivolités de la Villette ou animelles, et qui se révèlent à la mastication le plus délicat, tendre et succulent des abats. Oui, la burne de mouton affole la papille. Récemment, on a d'ailleurs vu une assistance mixte, jeune, saine et honorable croquer dans ladite roupette avec une joie gourmande proche de l'extase chamanique.

Pour cette fricassée de roustons ovins aux câpres flambée au xérès, il vous faut 200 grammes

de joyeuses par personne (à commander à voix basse chez le boucher), des câpres et du Xérès. Plus une échalote, une gousse d'ail, quelques brins de persil plat, un nuage de farine et c'est tout. Notez le côté économique de l'affaire: la valseuse flambée ravit sans ruiner.

Hachez et faites blondir ail et échalote. Réservez.

Déballez avec quelque émotion les bijoux de famille, que votre boucher aura aimablement débarrassé de leur pellicule au préalable, en évitant de comparer leur taille et aspect à des choses familières. Certains de ces animaux sont sévèrement pourvus par la Nature; inutile de se dévaloriser bêtement.

Balancez les bouboules à la poêle une minute et à feu furax, qu'elles perdent leur flotte. Emincez-les ensuite en tronçons minces. Farinez mollo, poivrez.

Puis fricassez à feu dru dans une noisette de beurre, deux trois minutes, jusqu'à ce qu'elles dorent joliment. Arrosez d'un demi-verre de Xérès. Flambez illico les burnettes, sans cramer le plafond de la cuisine ni embraser votre permanente. Laissez réduire un poil. Salez. Ajoutez ail, échalote, câpres, persil haché, une pincée de piment d'Espelette. Touillez.

Et servez tout chaud, si possible en passant sous silence l'armada de jeux de mots grivois qui vous vogue dedans la cervelle.



Top Slurp

ATELIERS ARTISTIQUES
été 2016

la bulle d'air
la musique qui se partage

Enfants 4-9 ans
Parents-enfants 2-4 ans

Petit-Saconnex
Grand-Saconnex

www.labulledair.ch
022 788 36 22

poésie

LA CULTURE N'EST PAS UN LUXE

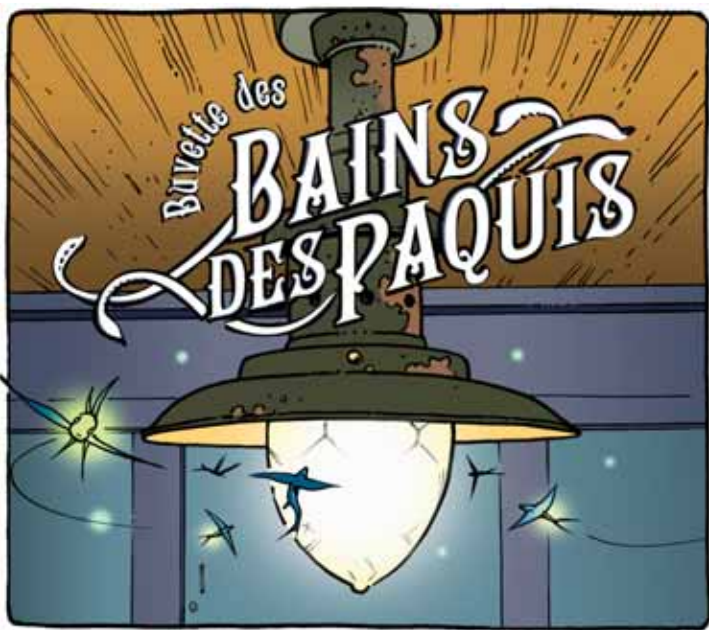
CONTRE LES COUPES
DANS LES BUDGETS DE LA
CULTURE ET DU SOCIAL **2XNON** LES BAINS
DES PAQUIS

Couleur d'été!

la couleur des jours

En vente en kiosque

www.lacouleurdesjours.ch



Le cuisinier du soleil couchant

Joli titre, mais un peu trompeur : Chen Lin est chinois, pas japonais ! Mais c'est bien lui qui assure, été comme hiver, les repas du soir de la Buvette. Il coupe les légumes plus vite que son ombre et prépare des plats en grand nombre dans un espace et un temps plus que réduits. Une sacrée performance !

FRANÇOISE NYDEGGER

Comment cet homme discret s'est-il retrouvé, un beau jour, à faire à manger aux clients des Bains des Pâquis, lui qui est né à des milliers de kilomètres de là, dans une culture culinaire où la fondue semble être le comble de l'exotisme ? C'est, comme toujours, une longue histoire. Chen a vu le jour en 1980, dans un village du sud de la Chine, à plus d'une heure de route de la première grande ville. Enfant, le garçon n'est pas spécialement porté sur la cuisine. Les études le tenteraient bien, encore faudrait-il avoir les finances pour les entreprendre. Et puis le boulot ne court pas les rues dans la région. Sa mère lui propose d'entrer dans une école pour apprendre les rudiments du métier de cuisinier. Une formation qu'il suit pendant quelques mois. Avec ce bagage, le jeune adulte peut espérer trouver du travail en dehors de la Chine, comme l'ont fait avant lui ses cousins, partis gagner leur vie aux États-Unis. Mais Chen ne veut pas se rendre là-bas. Le voyage coûte trop cher. Et puis l'Europe, c'est plus simple à ses yeux. Plus près, surtout.

Le jeune homme débarque en 2002 à Genève. Il est tout seul, il ne parle pas un mot de français, à peine quelques-uns d'anglais. Pas facile, dans ces conditions, de trouver ses marques dans cette ville étrangère à tout ce qu'il connaît et de décrocher un emploi. Mais il n'est pas du genre à se laisser abattre. Alors il se débrouille. Et plutôt bien. Deux ans durant, il va faire la plonge dans les cuisines de l'école Florimont. La vie étant parfois faite d'heureux hasards, un ami le recommande un jour à l'un des gérants de la Buvette des bains. Chen est engagé pour faire la petite main en cuisine. Bien vite, il y prend goût, s'investit dans la tâche et devient l'aide-cuisinier d'Arđian Avdullahi.

Tandis qu'il coupe les légumes à toute allure et assure la mise en plat, il observe attentivement le chef à l'action et reproduit ses moindres gestes. Il va ainsi se former à ses côtés pendant trois ans. L'élève apprend rapidement. Faut dire qu'il fait aussi des heures supplé-



Photographie Fausto Pluchinotta

mentaires. Chen s'est constitué une belle collection de livres de cuisine et teste les recettes chez lui, les unes après les autres. Il se fait ainsi la main. Car l'homme a des ambitions : être capable de tout cuisiner. Les douceurs, par exemple. Alors il s'exerce sans relâche aux desserts. Et fait bientôt fondre les clients des Bains avec ses fameux gâteaux au fromage blanc ou ses tartes aux fruits.

C'est pourtant avec la fondue que Chen devient, en 2007, le cuisinier du soir de la Buvette. Les plats chinois qu'il concocte à côté de la spécialité du cru sont réservés au personnel, qui ne peut se nourrir exclusivement de fromage fondu. Les employés apprécient l'attention !

Puis il se met à confectionner des plats du soir pour les clients à la belle saison, quand le temps est au beau. Et c'est là que son sens de l'organisation fait merveille.

Pour le nouveau chef, la difficulté principale est de gérer au mieux l'espace et le temps disponibles pour nourrir un nombre croissant de personnes. Car il dispose seulement de trois heures pour mitonner ses plats et assurer la qualité. « Il faut que ce soit simple, beau et bon ! » lâche Chen qui aime entendre, depuis sa cuisine, les gens complimenter son travail et celui de son équipe. Car il n'est pas seul à s'affairer dans cette petite pièce qui est une fournaise en été et un courant d'air en hiver.

Il y a Jamal, l'aide cuisinier efficace, et tous ceux qui viennent les seconder. Lors des coups de feu, Chen a parfois encore des coups de sang. Mais après onze ans passés en ces lieux, il parvient à mieux tenir le stress à distance. Tout est question d'expérience. À la fin du service, vers 22h, pendant que les clients dégustent tranquillement leur repas, le chef retourne à la chambre froide, estime la marchandise qui reste, puis passe les commandes pour le lendemain, tout en gardant un œil sur les prévisions météo. Et s'il lui reste encore une once d'énergie, il doit songer, non sans fierté, au chemin parcouru depuis son départ de Fujian.

De la table au lit !

Art culinaire et quête érotique vont souvent de pair.

Au menu de la semaine : des mets aphrodisiaques.

Pour le meilleur et pour le plaisir !

THIERRY OTT

1. Dans l'*Assemblée des femmes*, Aristophane explique comment celles-ci, quand elles prennent le pouvoir, imposent à un jeune homme l'épreuve suivante : « Avant de posséder l'élue de ton cœur, tu devras coucher avec une vieille d'au moins 60 ans. Et si tu hésites, tu n'as qu'à manger une marmite de... ». De quoi ? De figues : **allez au 8**. De poivrions : **allez au 15**. De truffes : **allez au 25**.

2. Erroné ! **Retour au 17**.

3. Pas de chance ! Les animelles de Louis XV étaient celles d'un bélier ! **Oubliez ce faux pas avec la question 20**.

4. Au XVII^e siècle, c'est l'artichaut qui faisait craindre les pires excès. Il était donc strictement interdit aux jeunes filles de bonne famille...

Vrai : **allez au 12**. Faux : **allez au 22**.

5. Bien vu ! Et Marie-Louise d'Autriche, qui eut les honneurs de cette nuit avec lui, n'a jamais dit ce à quoi elle eut droit !

On passe à la question 11.

6. Faux ! **Retour au 20**.

7. Même le fenouil passait pour aphrodisiaque ! Dans un roman de Madame de Sévigné, une noble dame refuse un verre de « fenouillette » (eau-de-vie de fenouil). Et elle justifia son geste en disant qu'elle était...

...patriote : **allez au 14**.

...dévote : **allez au 19**.

...bigote : **allez au 24**.

8. Eh non ! **Retour au 1**.

9. Pas du tout ! Il parlait des huîtres. **Rendez-vous à la question 7**.

10. Juste ! **Pour répondre à la dernière question, allez au 23**.

11. Louis XV, lui, comptait plus sur les vertus des testicules ! Ce qui l'amena à présenter un soir à Madame de Pompadour, accusée de trop de froideur, un plat de ce qu'on appelait des « animelles ». À quelle bête appartenait ces bijoux ? Au coq : **allez au 3**. Au bélier : **allez au 21**.

12. Vous avez raison ! Et il en était ainsi parce que l'artichaut était tout simplement synonyme... d'effeuillage. **On continue à la question 27**.

13. Exact ! Catherine de Médicis était aussi vorace et glotonne à table qu'au lit... **Question suivante, la 4**.

14. Rien à voir ! **Retour au 7**.

15. Eh non ! **Retour au 1**.

16. Parfaitement ! **Rendez-vous à la question 7**.

17. Dans *Les Grenouilles*, Aristophane (encore lui !) fait ingurgiter à Hercule un bouillon de fèves. Ce qui, en une seule nuit, lui permit non seulement de faire souffler les vents, mais surtout de...

...faire l'amour dans 50 positions différentes : **allez au 2**. ...déflorer 50 vierges : **allez au 10**.

...satisfaire 50 fois son épouse et 50 fois son amante : **allez au 26**.

18. Mal vu ! Il s'agissait de Napoléon. Et Marie-Louise d'Autriche, qui eut les honneurs de passer cette nuit avec lui, n'a jamais dit ce à quoi elle eut droit ! **On passe à la question 11**.

19. Bien sûr ! **Avant-dernière question, la 17**.

20. Les testicules de coq étaient, elles, fort appréciées d'une grande dame de l'Histoire, laquelle en fit même un jour, et au risque de sa vie, une véritable indigestion. Son nom ? Cléopâtre : **allez au 6**. Catherine de Médicis : **allez au 13**. La reine Victoria : **allez au 28**.

21. Parfaitement ! **Filez à la question 20**.

22. Vous avez tort ! Et s'il en était ainsi, c'est parce que l'artichaut était tout simplement synonyme... d'effeuillage. **On continue à la question 27**.

23. Dans la langue occitane, l'aubergine, ce long fruit démesuré, satiné et gonflé, qui pend entre les feuilles, porte bien son nom de « viet d'ase ». Et que signifie celui-ci ? **Devinez, puis allez vérifier au 29**.

24. Rien à voir ! **Retour au 7**.

25. Eh oui ! Mais l'écrivain grec n'était pas le seul à croire aux pouvoirs des truffes. **Allez voir à la question 30**.

26. Erroné ! **Retour au 17**.

27. De quoi parlait Casanova en affirmant qu'« il n'est pas de jeu plus lascif que de les gober, surtout lorsqu'on les récupère, enrobées de salive, sur le bout de la langue d'une partenaire... » ? ...des moules : **allez au 9**. ... des huîtres : **allez au 16**.

28. Faux ! **Retour au 20**.

29. Vit d'âne ! Bonne journée !

30. Pour préparer sa nuit de noces, un illustre personnage exigea en effet qu'on lui servît des truffes. De qui s'agissait-il ? De Napoléon : **allez au 5**. De Marivaux : **allez au 18**.

Aubes musicales

tous les jours du 25 juillet au 28 août

de 06h à 07h

- LUNDI 25 JUILLET** Burger-Calpini Rock
- MARDI 26** Deobrat Mishra, musique hindoustani
- MERCREDI 27** VIP, Pierre Audétat, clavier, samples. Vinz Vonlanthen, guitare, voix
- JEUDI 28** Duo Draak, musique médiévale
- VENDREDI 29** Galissa-Liebeskind, jazz africain
- SAMEDI 30** Surprise
- DIMANCHE 31** « Les Chants du petit ciel », chœur classique de trente personnes
- LUNDI 1^{er} AOÛT** Corps à Cors, trio de cors des Alpes typique et atypique
- MARDI 2** The Black Buoy Project, folk-jazz
- MERCREDI 3** Tino van der Sman, flamenco
- JEUDI 4** Pascal Schaer. Corsettet, cor des Alpes et percussions africaines
- VENDREDI 5** Bob's Not Dead, solo, chanson punk
- SAMEDI 6** « Leçon des ténèbres », chant indien, baroque et musique hindoustani
- DIMANCHE 7** Claude Majeur, flûte, Gueorgi Popov, piano. Musique de Bach
- LUNDI 8** François-Xavier Poizat, piano classique
- MARDI 9** Florian Favre, trio jazz actuel
- MERCREDI 10** Quartet y Su Orquesta, tango
- JEUDI 11** Michel Wintsch solo, composition et improvisation
- VENDREDI 12** François Lindemann, piano jazz

SAMEDI 13 AOÛT Carte blanche à l'Espace musical, classique contemporain, improvisation

DIMANCHE 14
Grande surprise classique, piano et violoncelle

LUNDI 15 Carte blanche à l'AMR. Dialogue(s) jazz

MARDI 16 Carte blanche à l'AMR. Zatar, jazz de chambre orienté sud

MERCREDI 17
Jah Baba, musique traditionnelle africaine-jazz

JEUDI 18 Carte blanche aux Ateliers d'ethnomusicologie (ADEM). Amine & Hamza, The Band Beyond Borders, world music

VENDREDI 19 Carte blanche aux ADEM. Ensemble Nuryana, musique indienne et afghane

SAMEDI 20, DIMANCHE 21
Musique spectaculaire, création de Pete Ehrnrooth, textes de Jean Firmann et Philippe Constantin

LUNDI 22 Carte blanche au Conservatoire populaire de musique, danse et théâtre (CPMDT). Les Soupirs, musique de la Renaissance

MARDI 23 Carte blanche au CPMDT. Tumbao Aché, Pablo Aubia, quintet latin-jazz

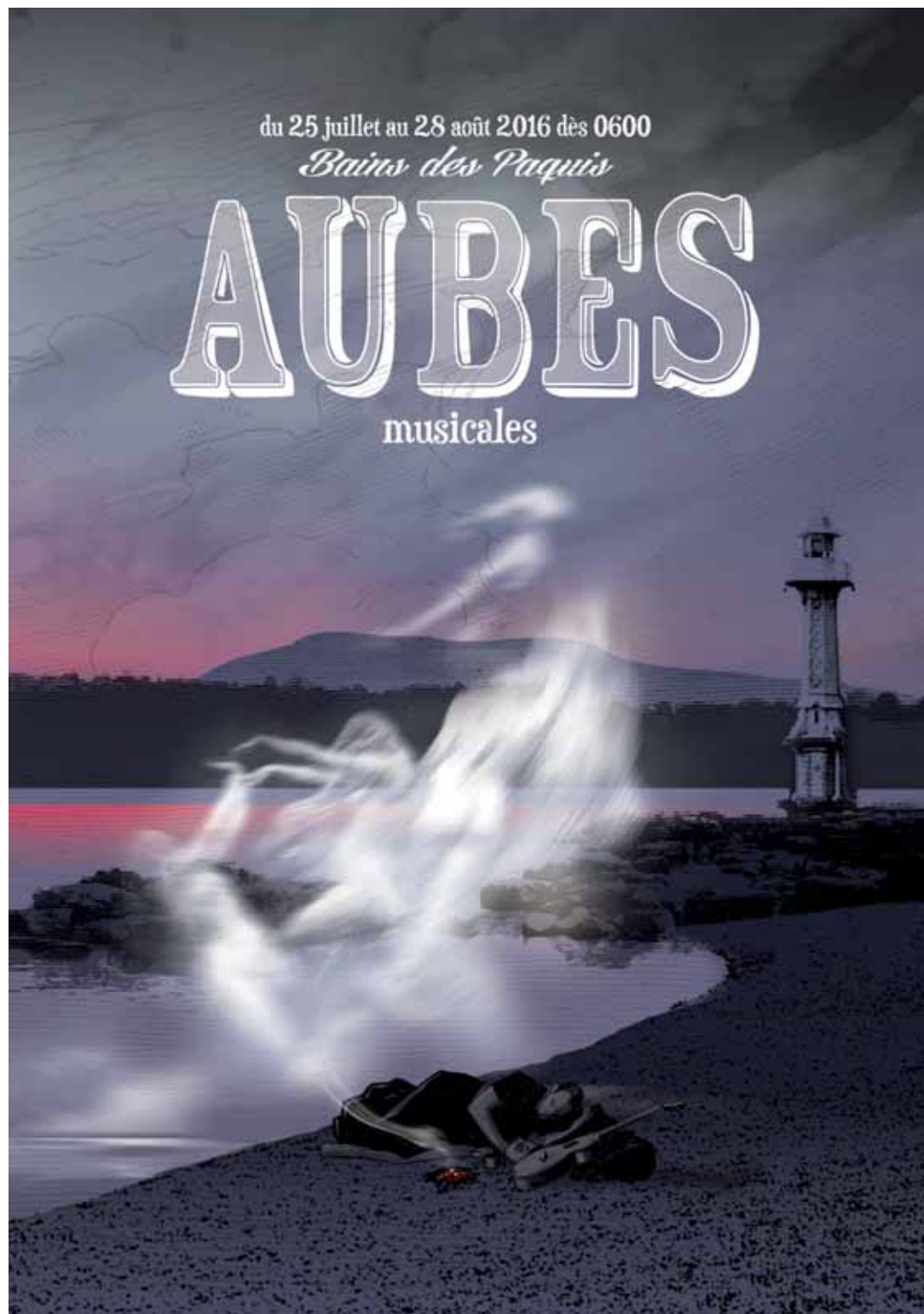
MERCREDI 24 Shama Milan, musique cubaine

JEUDI 25
Ensemble Batida, classique contemporain

VENDREDI 26 Clube do Choro de Genebra, musique populaire brésilienne

SAMEDI 27, DIMANCHE 28
Carte blanche à la Cave 12, rock

LA NUIT DES AUBES, DE 21h À L'AUBE
NUIT DU JEUDI 18 AU VENDREDI 19 AOÛT
Avec Gipson Five (danse manouche), Jah Baba (danse africaine), le Beau Lac de Bâle (danse rock) et, entre les concerts, DJ Eugénio



marendaz.com



graphisme : www.collectif-insolite.ch

BAINS DES PÂQUIS BIBLIOTHÈQUES MUNICIPALES

lectures, concerts, ateliers, rencontres, marché aux livres
MANIFESTATION GRATUITE

www.poesieenville.ch

en collaboration avec les Bains des Pâquis et Rock On Poetry

Genève,
ville de culture

www.ville-geneve.ch



Poésie en ville 2016

Quel lieu plus poétique que les Bains des Pâquis pour accueillir l'événement bisannuel de *Poésie en ville*? Cette perle unique au cœur de la rade, cette petite île dont le plongeur des 10 mètres arbore depuis 2014, date de la dernière édition de la manifestation, un gigantissime et unique

poésie

qui reflète si bien l'état d'esprit du site. Slogan aussi lapidaire que suggestif, ouvrant le verbe à toutes les imaginations et à toutes les folies.

Au-delà du caractère particulier des Bains, l'idée de cette manifestation reste volontairement axée sur le désir commun de la Ville de Genève et des Bains des Pâquis de proposer la poésie hors-murs. L'expérience a en effet montré combien un public innocent, venu pour d'autres promenades que cette parole apparemment disloquée, s'est laissé séduire et a découvert une forme d'expression. Car la poésie est avant tout oralité. Et la possibilité de l'entendre et de l'écouter à tous vents ouvre pour beaucoup des horizons insoupçonnés. Il n'y a étrangement presque plus de surprise à surprendre aux détours de la jetée quelque badaud indolent se promenant là par hasard, repartir entièrement conquis, avec dans sa poche peut-être, quelque ouvrage qu'il croyait improbable.

On le comprendra d'autant mieux cette année avec une programmation qui logne aussi du côté de la musique ou des performances musicales, puisque nombre d'artistes chanteurs invités sont avant tout et surtout des poètes.

Quatre jours de poésie, pour quatre lignes cardinales. Le jeudi invitera les spectateurs à un focus sur la Grèce, dont le moment fort sera la prestation de l'immense poétesse et

musicienne Angelica Ionatos. Le vendredi se tournera vers une programmation Rock & Poetry, avec des artistes comme la charismatique Lydia Lunch ou Thurston Moore, chanteur et guitariste mythique des Sonic Youth.

Le samedi tendra son regard vers une vision plus littéraire de la poésie, avec une table ronde d'éditeurs, des auteurs bien sûr, un soupçon de théorie distillée spécialement pour cet événement par Sylviane Dupuis et quelques belles surprises, dont un thé qui vous sera servi par les poètes eux-mêmes, avant qu'ils ne vous déclament quelques vers. Sans oublier une première des trop fameux animateurs de l'Alakran, avec une proposition pour un quart d'heure de culture métaphysique.

Quant au dimanche, après une riche journée éclectique, il se clôturera, par quelques performances de slam et de rap, avec Louis-Noël Bobey par exemple, entre Bresse, Avignon et les Micocouliers, banlieue par trop célèbre du nord de Marseille, ou encore avec notre cher Jonas, enfant des Pâquis.

La programmation s'enrichit encore de propositions pour la jeunesse, d'ateliers d'écriture et de nombreux événements dans les bibliothèques municipales ou, plus insolite, dans les Mouettes...

Et bien sûr, pour finir, quelques belles interventions visuelles égayeront la jetée, comme cette parole droite et fière que savent porter au vent les poètes de toutes générations et de toutes confessions.

Du 29 septembre au 2 octobre 2016.
Entrée libre.

Inauguration officielle en présence de diverses autorités **jeudi 29 septembre à 18h**

Programme complet :

www.poesieenville.ch

www.bainsdespaquis.ch

Facebook Ville de Genève, Facebook Bains des Pâquis

PLAGE



du 17 au 27 mai 2016: de 10h à... (selon météo)
du 28 mai au 28 août: de 10h à 21h la semaine,
de 9h à 21h le dimanche
du 29 août au 16 sept.: de 10h à... (selon météo)

Prix d'entrée: 2.- pour les adultes, dès 16 ans
1.- pour les enfants, AVS et AI
Gratuité pour les enfants en-dessous de 6 ans
Abonnement pour toute la saison:
50.- pour les adultes
30.- pour AVS, AI, étudiants (jusqu'à 25 ans)
20.- pour les juniors
Tél. 022 732 29 74

LA BUVETTE DES BAINS



Dès 7h du matin, petit-déjeuner complet.
Dès midi, un excellent plat du jour.
Horaires: de 7h à 22h30. Tél. 022 738 16 16

MASSAGES



Des masseurs et masseuses professionnelles
proposent différents types de massages,
de détente, sportifs ou musculaires, réflexologie,
drainages lymphatiques ou encore shiatsu.

Tarif: séance de 50 minutes à 65 francs
Horaire: de 9h30 à 20h tous les jours
Réservation sur place ou par téléphone
au 022 731 41 34 (lundi-vendredi) de 9h à 13h

HAMMAM



Les hammams sont ouverts tout l'été
de 10h à 19h
Prix d'entrée 10.-, serviette comprise
Fermés pour travaux du 29 août au 16 septembre

SAMEDI 21 MAI



LECTURE de Paule Mangeat à 11h
SONOPACK, SILENT PARTY à 17h

SAMEDI 28 MAI



CONCOURS MISS MERMAID SUISSE dès 10h
De 14h à 16h, activités pour enfants et adultes,
animations de sirènes et de pirates

VENDREDI 10 JUIN



SONOPACK, SILENT PARTY à 17h

SAMEDI 11 JUIN



FÊTE D'OUVERTURE DU PSYCHOBLOC
Animations dès 14h, bal populaire en soirée

LUNDI 13 JUIN



ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DE L'AUBP à 20h

DIMANCHE 26 JUIN



TOURNOI DE PÉTANQUE Triplette mixte à 10h

JEUDI 7 ET MERCREDI 13 JUILLET



OBSERVATION DU BIOTOPE
Atelier pour les enfants, de 14h à 17h, par
l'association La Libellule. Inscription à la Rotonde

SAMEDI 9 ET DIMANCHE 10 JUILLET



NUIT DE LA SCIENCE ► voir ci-contre

SAMEDI 16 JUILLET



SONOPACK, SILENT PARTY à 17h

DIMANCHE 17 JUILLET



SUMMER BREAK, de 16h à 22h



Les beaux dimanches des Bains des Pâquis – www.plonkreplonk.ch

PLONK & REPLONK

MERCREDI 20 JUILLET



OBSERVATION DU BIOTOPE
Atelier pour les enfants, de 14h à 17h, par
l'association La Libellule. Inscription à la Rotonde

DU 25 JUILLET AU 28 AOÛT



AUBES MUSICALES
Chaque matin à 6h00 par tous les temps.
Cafés, thés offerts ► voir page 34

DIMANCHE 31 JUILLET



TRAVERSÉE DE LA RADE À LA NAGE
de Genève-Plage (rendez-vous à 8h) aux Bains.
Inscriptions limitées, participation 10 francs

LUNDI 1^{er} AOÛT

FÊTE NATIONALE Tournoi de jass, lutte
à la culotte, lancer de la pierre des Bains, clown...

JEUDI 11 AOÛT



OBSERVATION DU BIOTOPE
Atelier pour les enfants, de 14h à 17h, par
l'association La Libellule. Inscription à la Rotonde

DU LUNDI 22 AU SAMEDI 27 AOÛT



HELVETAS, CINÉMA SUD dès 21h

SAMEDI 27 AOÛT



SONOPACK, SILENT PARTY à 17h

DIMANCHE 28 AOÛT



COURSE AUTOUR DU PHARE
dès 14h. Inscription sur place dès 11h30

DIMANCHE 18 SEPTEMBRE



TOURNOI DE PÉTANQUE Triplette mixte à 10h

DU 29 SEPTEMBRE AU 2 OCTOBRE



POÉSIE EN VILLE ► voir page 34

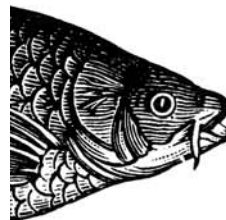
EXPOSITIONS SUR LE MUR DES BAINS



du 14 au 22 mai: Fête de la danse.
du 23 mai au 20 juin: Journal des Bains.
du 21 juin au 23 juillet:
Oiseaux du lac, dessins de Pierre Baumgart,
poèmes de Gilles Mulhauser.
du 24 juillet au 28 août: exposition surprise.
du 1^{er} au 25 septembre: Hôpiclowns.

Perspective binoculaire

GE. Ces deux lettres, tracées sur un écran géant, vont se dresser sur la jetée des Pâquis à l'occasion de la Nuit de la science. C'est quoi encore cette invention? Elle fait partie d'une performance étonnante proposée par l'artiste peintre Albert Sauteur. Pour la découvrir, il faudra se déplacer à la Perle du Lac, au pied du Musée d'histoire des sciences. C'est là que l'inventeur de la perspective binoculaire a installé un support surmonté d'une petite plaquette, où figurent quatre autres lettres. Tout en focalisant sur cette plaquette, l'observateur la placera sur les deux lettres situées aux Bains, 1200 mètres plus loin. Et là, miracle! Une expérience à tenter personnellement les 9 et 10 juillet. www.ville-ge.ch/mhs/nuit_science.php



Ecrivez-nous!

Quai du Mont-Blanc 30 · 1201 Genève
journal-des-bains@aubp.ch

JOURNAL DES BAINS



Le journal de l'AUBP
Association d'usagers des Bains des Pâquis
Quai du Mont-Blanc 30, 1201 Genève
tél. 022 732 29 74
www.bainsdespaquis.ch

Rédactrice responsable Françoise Nydegger
journal-des-bains@aubp.ch

Rédaction Serge Arnould, Florencio Artigot,
Armand Brulhart, Philippe Constantin,
Eden Levi Am, Guy Mérat, Fausto Pluchinotta,
Bertrand Theubet

Conception graphique
Pierre Lipschutz, www.promenade.ch

Ont collaboré à ce numéro
Peggy Adam, Marie-Noëlle Alyagout, Jean-Luc Babel,
Vivienne Baillie, Gregory Batardon, Pierre Baumgart,
Pascal Berney, Matthieu Berthod, Christelle Bonny,
Guilherme Botelho, Lili Cranberrie, Charlotte
de Perrot, Michel-Félix de Vidas, Jérôme Estèbe,
Jean Firmann, Sophie Fontanel, Colette Grand,
Gérald Herrmann, Antonio Hodggers, Nathan Luncker,
Sami Linden, Aloys Lolo, Luana Marchi,
Cédric Marendaz, Gilles Mulhauser, Thierry Ott,
Frédéric Ottesen, Plonk & Replonk, Nicolas Righetti,
Guillaume Rondelet, Anna Sommer, Tom Tirabosco,
Le Warlus, Pierre Wazem, Sylvie Wibaut, Zep

Publicité
Helena de Freitas
pub@sillage.ch
www.sillage.ch

Impression
CIL Centre d'impression
Lausanne SA

Tirage:
5000 exemplaires

Journal imprimé sur
du papier certifié FSC®

© 2016, les auteurs et l'AUBP
ISSN 1664-3003

Prochaine parution: hiver 2016-2017
Délai rédactionnel: 12 septembre 2016





**GRAND
THÉÂTRE
DE GENÈVE**

DIRECTION GÉNÉRALE Tobias Richter



SAISON 1617

**LAISSEZ-VOUS TRANSPORTER
À L'OPÉRA DES NATIONS**

OPÉRAS

MANON
DER VAMPYR
LA BOHÈME
IL GIASONE
WOZZECK
ORLEANSKAYA DEVA
COSÌ FAN TUTTE
NORMA

BALLETS

BAROCK
EIN DEUTSCHES REQUIEM
UNE AUTRE PASSION

CONCERTS

THE INDIAN QUEEN · MANON LESCAUT
JOYCE DIDONATO · ERWIN SCHROTT

RÉCITALS

THOMAS HAMPSON · CAMILLA NYLUND
CHRISTIAN GERHAHER · KARITA MATTILA
JOHN OSBORN & LYNETTE TAPIA
PATRICIA PETIBON

SPECTACLES JEUNE PUBLIC

SCÈNES DE LA VIE DE BOHÈME
BARBE-NEIGE ET LES 7 PETITS COCHONS AU BOIS DORMANT

**NOUVEAU
BILLETTERIE
& ABONNEMENTS
EN LIGNE***

WWW.GENEVEOPERA.CH

* LES ABONNEMENTS DÈS LE 12 MAI 2016
POUR LES NOUVEAUX ABONNÉS
ET LA BILLETTERIE DÈS LE 15 JUIN 2016
POUR TOUS LES SPECTACLES

www.geneveopera.ch

+41 22 322 5050